
Z.
III
NA
2 б

LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

LES PROMENADES
DE
VAUCLUSE,

PAR

M. RENAUD DE LA GRELAYE,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET AUTEUR

DES SOUPERS DE VAUCLUSE.

> PUÒ DE FIORELLI, QUI SPARSI,
> OGNI ETA CORONARSI.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez GUYON, Editeur, Rue Vieille-du-Temple, N°. 47.

M. DCCC. VII.





LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

XVIIE. PROMENADE.

La Marquise.

Nous n'aurons de Lintz que fort tard; dans sa position, elle n'a pas trop d'aujourd'hui pour faire des réflexions, et songer à ses arrangemens; Médor s'est an-

noncé de manière à tranquilliser sur sa fortune, et je serais bien surprise si sa naissance n'y répondait pas. Savez-vous que l'évêque de Cavaillon m'a dit à dîner que la cage valait plus de mille louis ? Nous n'avions pas remarqué que les ornemens en galleries sont d'ambre; le gros anneau d'en haut et celui d'en bas sont de l'or le plus fin, ainsi que celui du treillis, et le prélat prétend que nous n'en avons pas de cette pureté en Europe.

SAINTRÉ.

Je suis tout-à-fait rassuré sur le sort de ma tante. Depuis trois jours j'ai quelqu'un à Avignon qui a suivi tous les pas du jeune

homme. Dabord il y est rentré vêtu décemment, et est allé loger chez un étranger qui a un appartement fort propre ; c'est son homme de confiance : il y a deux autres personnages qui ont l'air de valets-de-chambre. On a vu de fréquens transports de caisses, et tous les soirs à la brune, Médor se rendait au palais du vice-légat. Mon domestique a su de ceux du prélat qu'il marquait beaucoup de déférence à Médor dans l'intérieur ; enfin il lui est arrivé plusieurs ballots de Lyon : cette découverte a été faite à la douane.

Le Marquis.

Ce soir j'en saurai encore da-

vantage : croyez, mes amis, que je ne suis pas resté tranquille sur le sort d'une femme aussi intéressante que madame de Lintz, et que j'avais des moyens de la sauver d'une aventure désagréable ; mais je suis déjà sûr des deux points essentiels, naissance et fortune. Quant au caractère, à en juger sur les apparences, ce jeune homme est plein d'honneur ; d'ailleurs il a fait ses preuves, et s'il a pris une marche extraordinaire pour arriver à son but, au moins a-t-il montré une âme franche, beaucoup de sensibilité, une morale pure : ne nous pressons pas de le juger sur le reste ; il faut bien qu'il nous instruise des motifs de son déguisement : j'augure

d'avance qu'il nous en donnera de bonnes raisons.

Madame SAINTRÉ.

Je commence, j'en conviens, à faire des châteaux en Espagne, comme ma tante; le présent de noces dit bien des choses. Ce perroquet, ce billet, tout cela vient de bien loin.....

La BARONNE.

Et le proverbe?

Madame SAINTRÉ.

Il ne m'effraye pas; on ne débute point aussi généreusement, et aussi galamment, quand on veut tromper.

L'Abbé.

Cela est juste; au reste, jouissons du bonheur de madame de Lintz, il passera vos espérances, j'en ai le pressentiment, peut-être quelque chose de plus; mais ce n'est qu'en présence de Médor que je vous donnerai mes preuves; vous avez raison de croire que cette cage dit bien des choses, elle m'a encore plus parlé qu'à vous.

Madame Saintré.

Oh! M l'abbé, tranquillisez-donc ma tante.....

L'Abbé.

Son état actuel a plus de douceur, laissez l'en jouir: la pro-

menade que fait en ce moment son imagination n'a pas de bornes. et je serais forcé de la limiter...

Le Chevalier.

L'abbé connaît le cœur humain; qui sait tout n'a plus de jours de jouissances; c'en est une grande que d'analyser les détails.

Dorival.

Cette réserve nous tient nous-même en haleine, et nous partageons avec plus de plaisir la progression des découvertes

La Marquise.

Comme je suis à mon aise, depuis que le sort de notre amie est certain! Quel abîme s'était

cerusé sous ses pas, et dans l'espace de quelques jours! Je ne me serais pas consolée de l'avoir amenée ici, pour y être la cause et le témoin de la perte de sa gloire et de son repos; mais actuellement que l'un et l'autre sont en sûreté, achevons nos porte-feuilles: Angélique, demain est un grand jour pour vous; consacré à chanter le bonheur, il doit être célébré sans mélange.

Le Marquis.

Le jour suivant demande pareil privilège, c'est ta fête, et le même Dieu doit y présider.

La Marquise.

Ce sera doublement ma fête, jamais

jamais je n'en aurai vu venir le jour avec autant de plaisir, allons, messieurs, qui est-ce qui commencera ?

La Baronne.

Un poëte. nous sommes montés un peu romanesquement et le style des dieux convient à cette situation de l'esprit ; comte, vous avez deux pièces, choisissez.

Le Comte.

Je dûs à la pièce que je vais lire, la dernière lettre de Zélis. Vous allez voir, mesdames, l'influence qu'un songe peut avoir sur le bonheur de l'homme.

(Il lit.)

SONGE.

O Nuit, déïté bienfaisante,
Quels tableaux protégeait ton ombre complaisante!
Quand un réveil, hélas! trop prompt,
A fait de mon bonheur fuir l'image inconstante!
Pour en jouir deux fois, je veux à mon amante
De ce plaisir vif et profond
Tracer la douceur enivrante.
Dans ces lieux rien ne m'interrompt;
Du matin d'un beau jour le silence m'enchante,
Zéphir à peine agite ces rameaux,
Et je n'entends encor la voix touchante
Des bergères, ni des oiseaux.
Que le murmure des ruisseaux
Est favorable aux tendres rêveries!
Le brillant émail des prairies,

Les plaines, les forêts, les vallons, les côteaux,
Offrent à mes regards les plus rians tableaux :
Ah ! tout s'embellit de mon songe !
L'ivresse de mon cœur a passé dans mes yeux,
Et le prestige se prolonge,
Pour me dédommager de n'être plus heureux.
O toi, dont l'obligeant Morphée
Vient de m'abandonner les séduisans appas,
Que ce récit, Zélis, à ton âme échauffée
Fasse sentir un dieu qu'elle ne connaît pas ;
C'est le dieu bienfaisant qui, du sensible Orphée,
Jusques dans les enfers daigna guider les pas.
Soutiens mes accens, ô mon maître !
Joins aux feux d'Apollon les feux de ton flambeau ;
Et que le sentiment qu'en mon sein tu fis naître,
Passe au cœur de Zélis sous ton brûlant pinceau.
L'épouse de l'Erèbe, à la marche incertaine,
Dans les airs obscurcis roulait son char d'ébène ;
Ses fils dans un cadre changeant,
Que l'erreur couvrait de nuages,
M'offraient de confuses images,

Qu'ils effaçaient en voltigeant :

Tout-à-coup je me crois au pays des orages,
Autour de moi la foudre étincelait,
Et les vents et les eaux, augmentant ses ravages,
La terre, qui se dépouillait,
Gémissait entr'ouverte, et sous mes pieds tremblait :
Lorsque soudain la nature expirante,
Reprenant à mes yeux une face riante,
De la voûte du globe a découvert l'azur ;
Sous un ciel tempéré j'ai joui d'un air pur :
Un vallon prolongé dans le sein des montagnes,
Pour servir d'asile au zéphir,
L'aloès et l'encens parfumant des campagnes,
Où l'écho répétait les accens du plaisir ;
La datte et l'ananas dans les plaines fertiles,
Le cèdre et le palmier couronnant les côteaux,
Du Caucase les rocs stériles,
Qui servaient d'ombre à ces tableaux,
Tout m'annonçait l'Eden de l'indien empire :
Je me suis, en effet, trouvé dans Cachemire.
Une foule empressée embarrassait mes pas ;

J'avance, quel coup-d'œil! je frissonne, j'admire,
Avidement je parcours mille appas,
Que nul voile importun ne dérobe à ma vue;
La beauté timide, ingénue,
Rougit et ne s'en doute pas:
De ce charme nouveau, que j'avais l'âme émue!
De l'Orient voluptueux
Cachemire fournit les harems fastueux:
Là, les plus vils humains, ces esclaves hideux,
Que dégrada la jalousie,
Sur le plus beau sang de l'Asie
Portaient en frémissant leurs regards odieux.
Comme on voit dans la bergerie
Les pasteurs mettre à part les victimes des dieux;
Chacun faisait son choix: un cri se fait entendre,
Et retentit jusqu'à mon cœur;
Une esclave m'appèle, et du ton le plus tendre:
« Généreux étranger, sois mon libérateur, »
Un mogol insolent lui faisait violence;
Je reconnais... Ah! je m'élance...
Immoler d'un seul coup le traître à ma fureur,

Recevoir dans mes bras la tremblante captive,
Percer la foule fugitive,
Et nous soustraire à son ressentiment,
Tout fut l'ouvrage d'un moment.
Flateuse illusion, sous ton pinceau charmant,
Que les instans sont heureux et rapides !
L'esclave ouvre des yeux de pleurs encore humides;
Et me couvrant de ses regards timides,
Dans son libérateur elle voit son amant,
Semble en douter encore, en rougit et s'écrie :
« O Mahomet, c'est lui !.. Phanor ! tendre Phanor !
» C'est à toi que je dois et l'honneur et la vie !
» Quel dieu secondant ton effort ?..
» Le dieu que tu rendis mon maître,
» Le dieu que tu crains de connaître,
» Le dieu qui, malgré toi, voudrait nous rendre
» heureux :
» Chère amante, ouvre-lui ton âme,
» Le transport de la mienne est l'effet de sa flâme;
» Ne la verrais-je, hélas! briller que dans tes yeux? »
Zélis dans mes bras enlacée,

Tremblante, partageant l'ivresse de mes feux,
Repoussait mollement mes efforts amoureux ;
Sur mon sein palpitant étroitement pressée ;
Sentant battre son cœur, j'en croyais avoir deux.
Un cri de sa bouche embrâsée
Fit entendre aux amours qu'enfin j'étais heureux.
Dans mon ardeur impatiente
Mes soupirs fréquens et brûlans
Semblaient réunir tous mes sens
Sur les Lèvres de mon amante,
Où de la pudeur expirante
Le plaisir achevait d'étouffer les accens.
Zélis, ouvrant son cœur, à ses attraits puissans,
N'est plus cette beauté farouche,
Que mon respect même alarmait,
Qui, lorsqu'un tendre aveu voltigeait sur sa bouche,
Dans son âme le renfermait ;
De l'Amour bravait le reproche,
Du nom d'ami craignait de m'appeler,
Et, telle que Daphné, fuyait à mon approche,
Quand au-devant de moi son cœur voulait voler ;

C'est la timide et tendre Flore
Vaincue, et laissant au zéphir
Cueillir la rose du plaisir;
C'est la voluptueuse Aurore
Dans les bras de Titon s'embellissant encore
De la crainte du repentir.
Dieux! nous ne portons point envie
A votre encens, à vos autels,
Que nos feux seulement, s'il faut quitter la vie,
Purs comme vous, soient encore immortels!
Ces vœux ont arraché Zélis à son délire;
Elle entr'ouvre les yeux, les referme, soupire...
« Cher Phanor!... tendre amant!.., qu'ai-je fait des
» beaux jours,
» Que j'osai trop longtems disputer aux amours?
» Sans les haïr j'étais leur ennemie;
» Au murmure importun des tristes préjugés

» je sacrifiai tout, j'en dois être punie,
» Trop heureuse, par toi, que ces dieux soient vengés.
» Que désormais ma tendresse constante,
» En te forçant d'oublier mon erreur,
» Attise encore dans ton cœur
» Les feux qu'y porta ton amante :
» Je le sens, ceux que dans mon sein
» J'ai longtems combattus, et que tu fis éclore,
» Chaque instant les augmente encore,
» Ils survivront à mon destin,
» La mort n'en sera pas la fin.
» Ce sera, cher amant, cette flâme immortelle,
» Dont la vive étincelle
» Fixera pour jamais, au céleste séjour,
» Dans le cœur des houris le plaisir et l'amour.
» Quoiqu'en ces lieux divins on n'ose être volage,
» Qu'un charme merveilleux ajoute à la beauté ;

» Que ce soit à tes yeux mon plus faible avantage,
» Ah ! Phanor, jure-moi que ton premier hommage
» Comblera ma félicité. »
Enivré, respirant à peine,
J'ai plutôt soupiré que répondu ces mots :
« Idole de mon cœur ! je chéris trop ma chaîne,
» Pour la sacrifier à des liens nouveaux :
» Je verrai pour jamais s'anéantir mon être,
» Ou cet être à jamais au tien se réunir ;
» Hâtons-en le moment dans les bras du plaisir.
» Souviens-toi que c'est moi qui te l'ai fait connaître ;
» De la main de ce dieu recevons le trépas,
» Qu'il trouve réunis et nos corps et nos âmes ;
» S'ils furent consumés ici des mêmes flâmes,
» Que celles du bûcher ne les séparent pas !... »
L'amour et le plaisir souriaient d'un air tendre,
Le reste, nous l'avons murmuré, mais si bas,
Que ces dieux seuls ont pu l'entendre.

A nos desirs je les ai vus se rendre,
Et pour combler nos derniers vœux,
De leurs flambeaux sur nous secouant tous les feux,
Ces dieux même ont daigné recueillir notre cendre,
Et l'exposer sur leurs autels
A l'adoration des sensibles mortels.
Zélis, en croyant lire un songe,
Ne crois pas que tout soit mensonge,
Notre trépas et mon bonheur
En sont, hélas! la seule erreur.
La même ardeur impatiente,
La même flâme dévorante,
Vit toujours au fond de mon cœur:
Mais si le tien ne la partage,
S'il résiste à l'attrait d'aimer
Ces feux, augmentant leur ravage,
Finiront par me consumer.
En se privant d'un cœur fidèle,
Où Zélis alors vivra-t-elle?
Qui lui répondra d'un retour
Aussi tendre qu'elle est cruelle,

Aussi sincère qu'elle est belle?
Zélis ! en me privant du jour,
Où trouveras-tu le modèle
De la constance et de l'amour ?

Madame SAINTRÉ.

Cette fois, vous n'avez pas doré la pillule, et votre Zélis aurait eu sur les yeux le bandeau même du Dieu qui lui faisait si belle peur qu'elle n'aurait pu le méconnaître.

Le COMTE.

Eh ! oui, voilà les gaucheries des amans; mais elles n'étonnent que les novices; belle enfant ; connaissez-vous le secret de conserver sa raison, quand on a donné son cœur ?

La

La Baronne.

Ce secret serait de défaite ; cependant si l'on consultait sa raison avant de donner son cœur...

Dorival.

Si l'on usait d'onguent pour la brûlure avant de s'être brûlé...

La Baronne.

Je m'attendais à la riposte... mais voici de Lintz et sa cage, elle a couché avec.

Le Marquis.

Vous l'avez dit, l'oiseau chéri était enveloppé de ses rideaux, et la nuit s'est passée à lui parler, cela est bien naturel.

La Baronne.

Et puis, *bon jour*, *princesse*; cela flatte l'oreille.

Madame de Lintz entrant.

La princesse et l'ambassadeur. Pardon, mes amis, mais j'ai des droits à votre indulgence. On n'éprouve pas deux fois la situation où je me trouve; j'avais besoin de me recueillir...

La Marquise.

Cette considération nous a seule adouci les regrets de votre absence. Nous avons entamé nos lectures; un songe bien tendre a amusé notre imagination, comme vous rêviez de votre côté, vous

n'avez rien perdu, et nous vous avons réservé les lettres de Zélis... où va donc le marquis ?

Le MARQUIS.

Je reviens à l'instant.

(*Il sort.*)

Madame SAINTRÉ.

Ma chère tante, êtes-vous aussi tranquille que nous, vous livrez-vous sans inquiétude à l'avenir brillant qui s'offre à vos yeux ?

Madame de LINTZ.

Ce n'est pas sous cet aspect que j'aime à l'envisager ; cependant je ne repousse que faiblement les chimères séduisantes qui viennent

me bercer ; mais du cahos de mes idées, il s'élève un pressentiment que mon bonheur ne coûtera rien à personne...

SAINTRÉ.

Pour le goûter dans toute son étendue, de grâce isolez-vous momentanément de ce qui vous est cher, avec la persuasion que vous ne pouvez être heureuse sans que nous partagions votre félicité.

Le MARQUIS rentre.

Ma chère de Lintz, s'il pouvait encore vous rester quelqu'inquiétude, voici de quoi les dissiper. J'avais écrit au vice-légat, écoutez sa réponse:

« Je savais tout, mon cher
» marquis, mais un serment me
» liait ; il me lie encore sur les
» détails ; tout ce que je puis vous
» dire, et avec preuve et certi-
» tude, c'est que le héros est de
» bonne race, que le douaire de
» la future est bien hypothéqué,
» et qu'au moral, comme au phy-
» sique, Marthe a fait un bon
» choix.

» Il y aura vingt-quatre heures
» de retard, j'en suis la cause, et
» j'en demande pardon à la belle
» Angélique, en la priant d'a-
» gréer mon repentir et mon hom-
» mage.

» J'aurais eu bien du plaisir
» d'assister à la nôce, vous devi-

» vinez ce qui m'en empêche ; mais
» je me flatte que vous voudrez
» bien, madame la marquise, et
» toute votre aimable société,
» m'accorder le surlendemain,
» car je sais qu'il y aura deux fê-
» tes de suite, et que la mienne
» ne les vaudra pas ... »

Madame de LINTZ *se jettant à genoux.*

Divin protecteur de l'innocence, et soutien du faible, je te rends grâces ; au moment où je compromettais le bonheur de mes jours, tu daignes l'assurer et oublier mon égarement...

SAINTRÉ.

Ma tante, relevez-vous, repre-

nez vos sens, vous voyez que ces violentes agitations vous épuisent.

L'Abbé à Saintré.

Monsieur, il faut autant de philosophie pour résister au torrent du bien, qu'au déluge des maux ; et il est toujours beau de reconnaître la main de celui qui conduit tout, et de s'humilier devant lui.

Madame de Lintz.

Cela est donc sûr ? il m'aime, il est digne de moi, je serai à lui, ah ! le reste ne trouve pas de place dans mon cœur.

La Marquise bas, au Comte.

Faisons diversion. (*Haut.*)

Saintré, la lettre du vice-légat est trop claire, pour nous amuser à la commenter ; de Lintz est bien persuadée du vif intérêt que nous prenons tous à cet événement, continuons notre soirée ; et c'est la seule qui nous reste, car le jour qui la suit sera pour Angélique. Il y a long-tems que tout occupé de la tante, nous négligeons un peu le neveu. *à Saintré.* Vous reste-il quelque chose ?

SAINTRÉ.

Une Idile.

La BARONNE.

Et des moutons ?

SAINTRÉ.

Non, ce n'est même pas entiè-

rement mon ouvrage, puisque la plupart des pensées m'ont été fournies...

(*Il regarde madame Saintré.*)

Madame SAINTRÉ.

Il y a six mois, vous m'auriez payé cher cette indiscrétion.

SAINTRÉ.

Il y a six mois, je ne l'aurais pas commise.

(*Il lit :*)

IDILE.

A l'heure où les zéphirs, par leurs fraîches haleines,
D'un jour brûlant d'été tempèrent la rigueur,
Où l'astre de la nuit, aux lueurs incertaines,
Blanchit l'azur des cieux, une douce langueur,
Un feu secret et doux, qui circule en ses veines,

Conduit la tendre Rose au berceau, d'où l'Amour,
Ce dieu qu'elle redoute, est banni sans retour.
« O silence imposant! repos de la nature!
» S'écria la bergère, en saluant la nuit;
» Et toi Divinité, dont le charme séduit;
» Vous êtes le tableau d'une âme simple et pure:
» Puisse celle d'Hylas, Hylas que je chéris,
» Paisibles comme vous, se fermer aux ennuis,
» Aux attraits de l'Amour, à sa funeste flâme.
» Tu le sais, c'est ici, c'est toujours sous tes yeux,
» Reine du firmament, que je forme ces vœux:
» D'une vive amitié tu sais qu'Hylas m'enflâme,
» Que partout je le cherche, et que son souvenir
» Intéresse mon cœur, occupe mon loisir;
» Mais que, loin des langueurs d'un sentiment pénible,
» Je verrai, sans dépit, Hylas, le tendre Hylas,
» De l'inconstante Aline adorer les appas;
» Pourvu que de son cœur cette erreur passagère
» N'efface pas un jour les traits de sa bergère,
» Et qu'il revienne à moi, honteux, mais confiant,
» chercher de l'amitié le regard consolant,

» Lorsque le désespoir, lorsque la jalousie,
» Verseront à grands flots leurs poisons sur sa vie.
» Comme d'un beau matin l'aspect délicieux
» Fait éprouver aux sens une émotion tendre;
» De même le plaisir de te voir, de t'entendre,
» Hylas, ravit mon âme, et se peint dans mes yeux.
» Le jeune amant de Flore, en jouant sous l'ombrage,
» De son soufle léger agite le feuillage,
» Ainsi de tes regards le langage charmant
» Excite dans mon sein un doux frémissement;
» Mais, sans trouble, berger, tu m'occupes sans cesse:
» Ta présence m'est chère, et je ne la crains pas:
» Oui, je peux, sans rougir, t'avouer ma tendresse.
» Comme mon amitié fait mon bonheur, Hylas!
» Qu'il est doux! qu'il est pur! partages-en l'ivresse,
» Et tout à ton amie, abjurant d'autres feux,
» Puisse un chaste lien combler tes tendres vœux.
» Bienfaisante Phébé, qui consoles la terre
» Par les traits amortis de ta douce clarté,
» Toi qui fais aux mortels oublier leur misère,
» En versant tes pavots sur leur triste paupière,

» Daignes porter le calme en un sein agité;
» Qu'à tes ordres puissans la nuit obéissante,
» Peigne au sensible Hylas les dangers de l'Amour,
» Les attraits de sa sœur, modeste et caressante;
» Elle vit de faveurs, elle en rend à son tour.
» Cher Hylas, de tes sens, maîtrisant le murmure,
» Ne sois que mon ami, viens m'en donner ta foi;
» Ta Rose n'en aura jamais d'autres que toi;
» De l'aveu de son cœur, sa bouche te le jure. »

Le trop heureux Hylas, dans le même bosquet,
Conduit par le hasard, ou par la sympathie,
Enivré de plaisir, mais timide et discret,
Attend avec effort que Rose en soit sortie;
Il baise le gazon que foulèrent ses pas,
Il soupire et la suit, vers elle étend les bras,
Et triste et satisfait, il rentre en sa chaumière,
Où bientôt le sommeil s'étend sur sa paupière;
Mais dès le crépuscule, Hylas impatient,
Court au bosquet champêtre attendre sa bergère.
Il accuse du jour la tardive lumière:
De jets de pourpre enfin elle peint l'Orient;

Lise

Lise arrive : à ses pieds Hylas se précipite ;
Un instant la bergère est muette, interdite ;
Tu connais ton berger, dit Hylas, en tremblant ;
Cesse de t'alarmer, et reçois cet hommage,
D'une pure amitié ces roses sont le gage.

Non, je ne suis point ton amant,
Rose, tu n'es que mon amie,
A tes pieds j'en fais le serment,
Et ne l'oublierai de ma vie.

« Mes vœux sont exaucés, dit Rose en soupirant ;
» Ami je puis t'aimer, je te craignais amant :
» Aujourd'hui choisissons les mêmes pâturages;
» Tu peux suivre mes pas sous les mêmes ombrages.
» Délivrés tous les deux d'un desir importun,
» Houlettes, chiens, troupeaux, tout nous sera commun.
» Tu rempliras, Hylas, le cœur de ta bergère ;
» Ce baiser sur ma main est ton premier salaire. »

Tout ce qui est marqué par des guillemets, m'a été fourni en prose par la personne à qui cette pièce est adressée.

La Baronne *à Madame Saintré.*

Eh bien, petite sainte-nitouche, de la religion de Zélis et de Rose, vous osiez condamner leur culte, déplorer les malheurs de l'illusion... Ah ! prédicateur à la mode, nous nous fierons à vous.

Madame Saintré *à son Mari, en rougissant.*

Je vous avais bien dit que vous me vaudriez une mercuriale.

La Marquise.

Ma chère Saintré, vous n'y pensez pas de faire attention aux folies de la baronne; c'est sa monnaie courante, voudriez-vous

qu'elle en battit de la meilleure ? Fournissez-lui en donc la matière.

La Baronne.

Elle n'est pas loin, la cage m'en donnera.

Le Marquis.

Comte, en attendant que les balanciers soient venus, frappez-nous quelque chose au coin de Zélis, il en vaut bien un autre.

Le Comte.

Ah ! ce serait presque le cas de dire :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Le Chevalier.

Quoi ! cette charmante fille...

Le Comte.

Je n'ai garde de la blâmer ; elle est restée or pour l'heureux mortel qui jouit de ses charmes ; mais après cette lettre, vous en saurez davantage.

(*Il lit.*)

Onzième Lettre de Zélis.

« Mon ami s'appelle F... adroi-
» tement il me le fait entendre,
» et je n'y répondrai pas de même
» ce n'est pas ma faute, j'ai bien
» brouillé du papier pour lui dire
» de jolies choses, c'était trop en-
» treprendre ; de dépit j'ai tout
» déchiré, et pour voir si mes
» doigts seraient plus complaisans
» que mon esprit, j'ai pris le pin-

» ceau, mais hélas ! sans plus de » succès : agitée, contrariée, je » n'ai rien fait qui vaille, mais » dans l'espoir que je ne me trom- » pe pas, en disant que l'amitié » procure l'avantage de rendre » cher un rien, je vous l'envoie, » en vous prévenant que j'ai voulu » peindre des roses ; je comptais » de ce bouquet prendre mon » texte ; la rose est l'image des » courts instans où j'ai vu mon » ami ! les épines .. oh ! devinez.

» J'ai aussi entrepris de répon- » dre à vos derniers vers... Mais » la muse novice aurait encore » besoin des leçons de son Apol- » lon..... Hélas ! quand le re- » verra-t-elle ?

» Dès que j'aimerai, dites-vous,

» les vers me viendront tous faits,
» il est permis d'en douter. Vous
» m'engagez ensuite à me persua-
» der que je vous aime..... Peut-
» être fais-je le contraire; mais
» vous ai-je caché que vous m'é-
» tiez cher?.... Vous faites les
» frais tout seul...... Monsieur
» sait bien à quoi s'en tenir, il
» est clair qu'il aime les répé-
» titions.

» Je vous trouve l'esprit bien
» libre dans votre dernière lettre,
» vous m'obligeriez infiniment de
» m'envoyer votre recette.....
» Je n'ai pu tenir à votre *vive le*
» *Roi*, il m'a fait rire aux larmes,
» ce qui ne m'était pas arrivé de-
» puis votre départ. Les jolies
» N..... sont entrées en ce mo-

» ment, vous connaissez la gen-
» tillesse et la solidité de leur
» esprit; je n'ai qu'elles avec qui
» je puisse un peu me livrer; nous
» nous sommes proposé de ré-
» soudre des problèmes : voici le
» mien. Quelle est la position la
» plus cruelle pour une femme,
» d'être aimée, mais bien aimée,
» et de ne pouvoir accorder de
» retour, ou d'aimer tendrement,
» quand le devoir proscrit ce sen-
» timent. Les opinions ont été
» partagées et soutenues avec
» force. Chacune apparemment
» jugeait d'après son cœur; je
» voudrais savoir votre avis : vous
» m'en donnez de si généreux,
» qu'en voulant briser mes chaînes,
» vous les serrez davantage. Un

» nouvel orage gronde..... Mal-
» heureuse ! jamais je n'eus plus
» besoin de conseils, et je n'ose
» en demander. Adieu, je vous
» desire autant de plaisirs que
» vous êtes fait pour en procu-
» rer; le plus sensible des miens
» est de songer à vous. »

La Baronne.

Il est clair qu'on voulait la marier, que vous aviez la délicatesse de le lui conseiller, qu'elle sentait le prix du sacrifice, qu'il l'en éloignait d'avantage, mais que cependant des circonstances ont réveillé la raison, et qu'à son flambeau la belle à allumé celui de l'hymen. Votre histoire est à la millième édition; mais

rappellez-vous les vers qui accompagnaient les roses, ils nous firent plaisir l'an passé, ils nous en ferons encore.

Le Comte.

Convenez, baronne, qu'il faut que je sois d'un rare caractère, ou que je connaisse bien le vôtre, pour vous pardonner la manière leste dont vous traitez mon histoire et ma déconvenue, et pour obéir aussi docilement à vos moindres ordres..... Oui, riez bien à mes dépens, ah ! si je pouvais tomber sur votre porte-feuille, je crois que j'y trouverais bien matière à revanche ; mais en attendant, voici le bouquet :

Sure que l'amitié procure l'avantage
De rendre cher un rien et de tout embellir ;
Accepte cette fleur, elle fut mon ouvrage,
En cette qualité puisses-tu la chérir!
J'avais compté t'offrir un plus brillant hommage ;
Mais en vain, mon ami, je desire rimer ;
Je n'ai d'autre talent que de savoir aimer,
Sensible au sentiment, fais grâce à mon langage.

Dorival.

On entend toujours avec un nouveau plaisir des vers aussi précieux par leur tendre naïveté.

Le Marquis.

Je ne suis fâché que de voir cette charmante fille, si délicate, si sensible, demander des conseils à l'être le moins en état de lui en donner de désintéressés.

Le CHEVALIER.

Elle n'avait qu'à s'adresser à moi, je les donne au moins gaiement, car ils se chantent.

Madame SAINTRÉ.

Ah ! cela est charmant pour la clôture, écoutons.

Le CHEVALIER *chante.*

AIR : *J'ai vu Lise hier au soir.*

BELLES, qui sentez d'aimer
Le besoin rapide,
Avant de vous enflâmer,
Prenez-moi pour guide ;
Je vous dirai que toujours,
Dans le choix de vos amours,
Du bonheur de vos beaux jours
Le premier décide. } *Bis.*

Sur la route des plaisirs,
Pour goûter leurs charmes,
Immolez quelques desirs,
Versez quelques larmes :
Celui qui les fit couler,
L'Amour, sait vous consoler,
Et le trait qu'il fait voler,
Calme vos alarmes. } *Bis.*

Pour retenir vos vainqueurs,
Desserrez leur chaine ;
Un léger tissu de fleurs
Aisément les mène :
Avez-vous donné vos cœurs,
Peu de refus, de rigueurs ;
Souvent à l'Amour en pleurs
Succède la haine. } *Bis.*

Il faut avec les amans,
Jamais n'être égale ;
Empruntez les agrémens
De votre rivale :

Douce

Douce et fière dans un jour,
Pour aiguillonner l'Amour,
Sachez être tour-à-tour
Corinne et vestale. } *Bis.*

La Marquise.

Chevalier, nous ne nous adresserons pas à vous, vous nous chantez ce que nous savons à la bavette, et le moment n'est pas heureux pour un cours de coquetterie; n'est-ce pas, ma chère de Lintz? Je suis assez fâchée de vous arracher à cette douce mélancolie qui fait le charme des âmes tendres; mais encore faut-il soutenir leur enveloppe et je reviens aussi au proverbe.

Ah! le pauvre ambassadeur, il dormait de si bon cœur!

Le *Perroquet*, *en s'éveillant*.

Bon jour princesse.

Madame de Lintz.

Bon jour, mon cher ami, puisse-tu bientôt dire ce mot à ton maître !

Le Comte.

Et vous, lui répéter la phrase toute entière.

Fin de la XVIIme. Promenade.

XVIII[e] PROMENADE.

La Marquise.

Ma chère de Lintz ; nous vous avons adressé trop tôt le vers d'Atis :

Sangaride, ce jour est un beau jour pour vous.

Où Angélique figurait aussi bien que Sangaride ; mais vingt-quatre heures, que l'on peut employer à calculer un bonheur certain, ne me paraissent pas perdues.

Madame de Lintz.

Vous ne connaissez pas le sup-

plice des conjectures aussitôt détruites que formées ; depuis l'arrivée de cet oiseau, je passe en revue toutes les parties orientales et méridionales du globe ; je feuillete tous les voyageurs, pour savoir d'où viennent tous les perroquets de cette espèce, malheureusement j'en trouve dans tous les pays chauds. Celui-ci a un baragouinage toujours en *a* ou en *o*, comme du mauvais italien, mais je ne puis retenir les mots, il m'en impatiente, et je finis cependant toujours par le baiser.

Le Chevalier.

Il y a trente jargons en Italie

et l'on parle fort mal, à Naples, entre autres.

L'Abbé.

Médor vient de plus loin.....

Madame de Lintz.

Mais oserais-je encore l'appeler Médor ? Vraiment, je serai honteuse, et ne saurai quel nom lui donner : monsieur..... cela est bien sec; seigneur..... c'est un mot de théâtre.....

La Baronne.

Son ambassadeur vous appèle princesse, que risquez-vous à l'appeller prince ?

Madame de Lintz.

Quel folie !.... Il est vrai que

je pourrais hasarder cette plaisanterie..... Mais cela dépendra de son début avec moi.

Madame S*AINTRÉ*.

Ma tante ! voici un courier, et sûrement pour vous.

Le M*ARQUIS*.

Il arrive au grand galop et sur un cheval superbe.

Madame de L*INTZ*.

Oh ! comme le cœur me bat.

La B*ARONNE*.

Seconde ambassade, peut-être un poisson cette fois, pourvu que ce n'en soit pas un d'avril.

Madame SAINTRÉ.

Baronne, vous allez nous porter malheur avec vos prédictions.

Le COURRIER *en entrant.*

Mon maître me charge de remettre cette lettre à mad. de Lintz.

Madame de LINTZ.

C'est moi, donnez.

La BARONNE.

Votre maître, qui?

Le COURRIER *à la Baronne.*

Madame va le voir.

La BARONNE *à demi-voix.*

Je suis attrappée, ses gens sont stylés.

Madame de LINTZ *au Courrier.*

Vous avez une boîte à me remettre ?

Le COURRIER.

Madame, la voilà.

Madame de LINTZ.

Allez au château, je vous y enverrai ma réponse.

(*Elle lit.*)

Madame SAINTRÉ.

Eh ! bien, ma tante...

Madame de LINTZ.

Laissez-moi me remettre, le plaisir m'ôte la parole.

La MARQUISE.

Ah ! nous respirons. Comme on tremble toujours de voir le bonheur s'échapper !

DORIVAL *à Madame de Lintz.*

Pardonnez à notre impatience...

Madame de LINTZ *donnant la Lettre de Médor à la Marquise.*

Lisez, ma chère marquise, et tout haut, je ne le pourais pas.

La MARQUISE *lit.*

« Demain, femme adorée, je
» serai le plus heureux des hom-
» mes, et j'aime à croire que vous
» partagerez mon ivresse. Un jour

» nous est ravi, employons-le
» à effacer de notre souvenir toutes
» nos peines passée.

» Lorsque vous posez sur ma
» tête une couronne de myrthes,
» qu'il me soit permis d'orner la
» vôtre de quelques filles d'Am-
» phitrite : leur pureté est l'em-
» blème de mes sentimens, comme
» les enfans de la terre qui les as-
» semblent, sont l'image de la
» vivacité de mon amour.

Ce Dieu pour s'acquitter, vous porte la couronne.

MEDOR.

P. S. » Je serai au château de-
» main avant l'aurore, je desire
» que les premiers rayons du so-
» leil éclairent notre bonheur. »

Madame de LINTZ *qui a ouvert la boîte.*

O ciel ! tout est perle et rubis! quelle grosseur! quelle netteté! quel éclat!....

SAINTRÉ.

Voilà le plus riche assemblage que j'aie vu de ma vie.

Le CHEVALIER.

Je le crois, et je vous mets au défi d'apprécier ce présent.

La BARONNE.

Ma foi, de Lintz, vous pouvez vous passer de douaire avec un pareil préciput, je commence à croire que le Jaco a raison; voi à un cadeau de souverain. Mais

quelle fantaisie de faire le Figaro.... je ne reviens pas de ce caprice....

Madame de LINTZ.

Ah! ne blâmez pas une singularité à laquelle je dois tout mon bonheur.

Le MARQUIS.

Il faut cependant répondre et renvoyer le courier.

Madame de LINTZ.

Je tremble comme la feuille ; qui est-ce qui veut me rendre le service d'écrire, je ne pourrai que dicter.

L'ABBÉ.

Me voilà prêt, c'est le digne prélude

prélude de mes fonctions futures.

« Quelque brillans que soient
» vos dons, vous que mon cœur
» a choisi, celui que vous m'an-
» noncez est bien d'un autre prix
» pour lui, et malgré son éclat,
» la couronne dont vous allez or-
» ner mon front, n'a de valeur à
» mes yeux que celle que votre
» main lui donnera. La mienne
» vous attend, et demain je salue-
» rai l'aurore comme celle de no-
» tre bonheur. »

La Marquise.

Fort bien, on passe les madri-gaux aux amoureux. Et l'adresse?

Madame de Lintz.

Voilà l'embarras.

La Baronne.

Vraiment oui, si c'était Roger, Mandricart, Rolland, on sait que ces paladins, moitié féerie, moitié escamotage, avaient des pierreries à revendre ; mais le vaillant Médor n'avait que sa lance et son amour.

La Marquise.

Vos plaisanteries ne nous tirent pas d'affaire, on sait bien la suscription qu'on mettrait, s'il ne fallait pas observer le décorum vis-à-vis du porteur de la lettre.

Madame de Lintz.

Sans doute.

Le Comte.

Il est bien plus court de ne pas

mettre d'adresse. Le courier sait bien à qui la remettre.

La Baronne.

Le voici qui vient la chercher, laissez-moi l'embarrasser. Monsieur, comment s'appelle votre maître ?

Le Courrier montrant Madame de Lin'z.

Madame doit le savoir.

La Baronne.

Elle l'a oublié.

Le Courrier.

Madame plaisante ; mon maître signe toujours ses lettres.

Madame de LINTZ.

C'est un badinage. Voilà ma réponse ; l'adresse est inutile (*en lui donnant une bourse*) et voilà votre peine.

Le COURRIER *refusant et montant à Cheval.*

Madame, je suis trop payé par le plaisir d'applaudir au choix de mon maître.

(*Il part.*)

Le COMTE.

Ce n'est pas là le procédé ni le badinage d'un domestique.

Le MARQUIS.

Ni la tournure ni la monture. Le cheval est arabe, et vaut plus de trois cens louis.

Madame SAINTRÉ.

Eh! nous ne le voyons déjà plus ; il va comme le vent.

FLITZ *arrive.*

M. le marquis, ce courier a laissé dans vos écuries un cheval aussi beau que celui qu'il monte; le palfrenier qui l'avait amené a disparu. Il y a apparence que c'est un présent de M. Médor ; car ce courier, qui a plutôt l'air et le ton d'un seigneur, a voulu voir toutes les chambres de ces dames et de ces messieurs, et y a déposé des boîtes avec les adresses ; j'ai cru devoir les apporter ; les voici.

Le MARQUIS *les prend toutes et dit.*

A M. L'ABBÉ DE MERINVILLE.

(*Il ouvre.*) Une topase superbe, d'un feu éblouissant.

L'ABBÉ.

Ce sont les cailloux de son pays ; mais tout le monde n'en est pas aussi prodigue.

Madame de LINTZ.

Vous connaissez donc son pays ? Vous devriez bien me tirer d'inquiétude à ce sujet.

L'ABBÉ.

Je puis me tromper, et je crois que vous aurez plus de plaisir à l'apprendre de lui-même.

La Baronne.

L'abbé, si je savais que vous fussiez dans le secret, et que vous n'eussiez pas voulu nous y mettre, je serais capable de vous arracher les yeux.

Le Marquis.

A M. le chevalier. Un souvenir couvert en nacre de perle, avec aiguille d'or, ornée d'un diamant.

Le *Chevalier.*

La matière n'est rien à mes yeux, le souvenir est tout.

Le Marquis continue :

A M. Dorival. Une couronne

de laurier d'or de couleur. C'est le prix de l'épithalamiste.

Dorival.

Les nourrissons d'Apollon ne sont pas accoutumés à être payés d'avance et aussi richement.

Le *Marquis.*

A M. et Madame de Saintré. Deux très-beaux diamans taillés en cœur, et une boîte d'or émaillée, entourée de gros brillans, et disposée pour placer un portrait.

Madame Saintré.

Oh ! c'est un nabab des Indes ; au moins ; et tout cela vient des mines de Golconde.

SAINTRÉ.

Tant de générosité peint encore mieux son âme que son opulence.

La BARONNE.

Méchant marquis, et moi donc.....

Le MARQUIS.

Le hasard en décidera. *A madame la marquise :* Deux tourterelles de nacre éblouissante, incrustée en or, les aîles déployées; l'une tenant en son bec une grosse perle de la plus belle eau ; l'autre une émeraude parfaite.

La MARQUISE.

Joindre à tant de magnificence

le goût et la galanterie la plus délicate, vous annonce, ma chère de Lintz, un rare mérite, et vous promet un avenir bien fortuné.

Madame de Lintz.

Et sentir, mes bons amis, que c'est à vous que je le devrai, augmente encore ma félicité.

Le *Marquis.*

A M. le comte: Des tablettes de bois satiné, de diverses couleurs, brodées en or, avec plume et crayon de même matière.

Le Comte.

Charmant jeune homme! les premiers mots que j'écrirai sur ces tablettes, seront un hymne

à la perfection : si les humains peuvent y atteindre, qui peut en être plus voisin que toi ?

Le *Marquis.*

A madame la baronne.....

La *Baronne.*

J'aurais juré que je viendrais la dernière.

Le *Marquis.*

Vous n'y perdez rien. — Un joli petit chat de porcelaine de Sèvres, à chaque griffe une perle fine, et au cou une escarboucle taillée en cœur.

La *Baronne.*

Charmant ! délicieux ! il me

rend mes coups de pattes en garnissant les miennes.

DORIVAL.

Et en faisant justice à votre cœur.

La BARONNE.

Oui, cela ne m'échappe pas, cet homme est divin, il ne lui manque qu'un frère.

Le COMTE.

Quand nous connaîtrons sa famille, peut-être n'aurez-vous plus de vœux à former; mais je suis d'avis que nous nous arrachions un moment au plaisir des conjectures, à l'ivresse de la sensation, pour ne pas user le sentiment que nous éprouvons...

La

La Baronne.

Vous parlez en vétéran de Cythère, qui craint d'approfondir ce qu'il ne sent plus.

Le Comte.

Vous avez raison.

(Il chante.)

J'ai trop longtems servi l'Amour;
Il faut enfin quitter sa cour :
Toujours brûlé d'ardeurs fidelles,
Je n'ai jamais trahi ma foi;
Combien je compterais de belles,
Qui ne diraient pas comme moi.

J'ai trop long-tems servi l'Amour ;
Il faut enfin quitter sa cour :
Lorsque j'aimais, j'étais si tendre !

Je n'avais point de volonté;
Esclave, on me voyait me rendre
Au moindre vœu de la beauté.

Enfant de Gnide, tes caprices,
Tes noirceurs, tes injustices
M'ont rendu toute ma fierté :
J'ai trop long-tems servi l'Amour;
Il faut enfin quitter sa cour.

Le Marquis.

J'aurais un bon proverbe à vous riposter, mais je vous en fais grâce, parce que j'ai la fantaisie d'entendre votre réponse à la dernière lettre de Zélis, à son joli bouquet, à son problème.

Le Comte.

Cela paraîtrait peut-être long et pas assez intéressant; je parle

de ma réponse à la lettre; celle au bouquet, tout le monde ici la connaît (1).

La Baronne.

C'est bien moi qui croit à votre modestie; pour les vers passe, mais je veux prendre ma revanche aux dépens de votre prose.

Le *Comte.*

Je suis assez désintéressé pour vous donner cet avantage.

(*Il lit.*)

Neuvième Lettre de Zélis.

« Divine amie! et vous ne vou-
» lez pas qu'on vous adore! Otez-
» moi donc le sentiment du beau

(1) *Voyez le XVIe. Souper.*

» et du bon, privez-moi de toutes
» mes facultés, il n'est d'autre
» moyen de détacher mon être
» du vôtre que de l'anéantir. Eh!
» bien, ma chère Zélis, que vous
» ai-je dit? Feignez seulement de
» m'aimer, et votre verve s'allu-
» mera; voyez ce qu'un degré de
» chaleur ajoute à l'amitié! Quoi
» de plus doux, de plus tendre
» que le bouquet délicieux que
» vous m'adressez! Critiquer, et
» quoi? tout s'y trouve. O femmes
» sensibles, comme vous écrivez
» quand votre cœur conduit votre
» main! avec le même fonds de
» sentimens, peut-être plus d'ha-
» bitude et moins de génie, nous
» vous sommes toujours inférieurs,
» et je vous en donne la preuve

» dans ma réponse. Vous allez
» lire au fond de mon âme, vous
» trouverez quelque chaleur; puis-
» je penser froidement à vous!
» Mais quel désordre surtout dans
» mes derniers vers; les idées n'y
» ont plus de suite, leur abon-
» dance a nui à leur arrangement;
» j'ai voulu me montrer à mon
» amie avec tous mes défauts, elle
» me lira, me devinera, et ché-
» rira même cet abandon.

Je n'ai d'autre talent que de savoir aimer.

» Eh! celui-là les renferme tous.
» Vers heureux! l'esprit ne l'a pas
» fait. Ma Zélis, tu les a donc trou-
» vés courts, ces instans où tu as
» vu ton ami? Oh! comme ces
» roses, qui en sont l'image, vont

» m'être chères! comme je les ai
» portées à mes lèvres et sur mon
» cœur, malgré leurs épines....
» les ai-je bien devinées? Je les
» retoucherai, ces vers, que je
» me hâte de t'envoyer; mais j'ai
» voulu que tu eusses l'épreuve
» tirée par mon cœur, l'esprit y
» mettra plus d'ordre et les gâ-
» tera.... Moi, toucher à ton char-
» mant bouquet!... Tu as vu ces
» prunes brillantes de fraîcheurs
» et de duvet; qu'une main indis-
» crète les cueille, c'est au prix
» de leur éclat virginal; il en est
» de même des vers dont la fleur
» du sentiment fait le principal
» mérite, et il est si rare aujour-
» d'hui, surtout qu'on prend à
» à tâche de s'éloigner de la na-

» ture !... Mais, ma Zélis, pour-
» quoi ce pressentiment cruel de
» ne jamais nous revoir ! Au mi-
» lieu de l'ivresse du plaisir, j'ai
» cru sentir une main glacée s'ap-
» puyer sur mon cœur, et je me
» suis écrié :

Ainsi, dans le cercle des ans,
Les frimats, les chaleurs mêlangent le printems.

» Ah ! tu crains toujours de me
» rendre trop heureux ; cette ré-
» flexion affligeante me rend le
» calme nécessaire pour rendre le
» problême.

» Les deux positions ne peuvent
» guères se comparer : si le cœur
» se refuse au retour qu'il devrait,
» il ne souffre pas, puisqu'il n'é-
» prouve ni desir ni privation ;

» tout au plus il compâtit à celle
» de l'objet disgracié, mais la pitié
» n'étant qu'un retour sur soi-
» même, elle n'excite qu'une sen-
» sation mélancolique et passa-
» gère : cet état n'est pas un mal,
» ce n'est qu'une légère inquié-
» tude ; s'il s'y joint de l'impa-
» tience, cette passion plus vive
» est encore moins durable.

» Mais quand le cœur accorde
» un retour qu'il ne croit pas de-
» voir, il faut analyser ses motifs
» de résistance.

» S'ils sont fondés sur les vices
» de l'objet aimé, ou sur des dis-
» convenances absolues, le sup-
» plice est affreux, il faut vaincre
» ou mourir.

» Si l'affection n'est au contraire

» combattue que par des préju-
» gés, si le retour est mérité de
» celui qui le demande, s'il peut
» influer sur le bonheur des deux
» amans sans pouvoir jamais l'al-
» térer, s'y refuser, c'est pour
» une chimère empoisonner le
» cours de sa vie, c'est s'imposer
» volontairement le supplice de
» Tentale. Cette position semble
» au premier aspect mériter quel-
» qu'indulgence, parce que la dé-
» licatesse en est le principe, mais
» c'est un excès d'autant plus con-
» damnable, qu'il fait le malheur
» de deux êtres que la nature vou-
» lait rendre heureux.... Ah!
» l'on ne gagnera jamais rien à
» vouloir la combattre!

» Tu dois me savoir quelque

» gré, ma Zélis, de cette digres-
» sion, en appréciant ce qu'elle
» m'a coûté, il a fallu te quitter un
» moment... Oui, raisonner est
» fort bon, mais exprimer ce que
» tu inspires, a cent fois plus de
» douceur pour ton ami... T'ou-
» blier, cruelle! si ma tranquillité
» t'es chère, dis-moi que tu ne
» le crois pas, tu connais mieux
» mon cœur, j'apprécie mieux ta
» délicatesse, quoique j'aie tant
» à m'en plaindre; mais c'est à
» elle que je dois ce souhait que
» tu réalises en le formant, les
» plaisirs aussi vifs que purs que
» je ne sens jamais mieux qu'en
» me recueillant pour t'entrete-
» tenir, rien n'y peut ajouter que
» l'aveu que tu me fais, que les

» tiens ont la même source que
» ceux que tu me procures. Eh!
» conviens donc, mon adorable
» Zélis, que celui de nous deux
» qui, par des calculs froids et
» des terreurs panniques, la trou-
» blera, cette source de félicité
» aussi délicieuse que pure, aura
» à se reprocher d'avoir converti
» le miel en poison.

» Un mot dans ta lettre m'a
» fait frémir.... je n'ai rien a op-
» poser à ce coup... je m'écrirai
» seulement dans mon désespoir ;

Ah ! consulte bien ton cœur,
Et crains, en m'ôtant la vie,
De détruire ton bonheur.

La Marquise.

Franchement votre solution de

problème se trouve assez mal encadrée, outre qu'elle n'est pas d'une excellente logique, je trouve qu'elle refroidit l'intérêt de votre lettre. J'aurais traité cette affaire à part.

Le Comte.

Vous avez raison, j'aurais pu retoucher mes lettres; elles y auraient sûrement gagné; mais vous savez apprécier la franchise qui s'abandonne à l'amitié.

Madame de Lintz.

Oui, mon cher comte, soyons moins recherchés, nous en serons plus vrais. Un sentiment profond ne s'occupe pas à châtier son style, et l'on ne peut bien juger le

le cœur qu'à ses épanchemens. Cette chère enfant ne vous a donc plus rien écrit ?

Le *Comte*.

Plus rien qui puisse vous intéresser.

La Marquise.

Vous nous aviez parlé d'une pièce qui nous donnera la clef du dénouement, dès que l'aventure tire à sa fin, achevons-là tout de suite, Lisette succédera, et si nous avons assez de tems, Saintré nous remettra à l'italien que nous avons un peu abandonné.

Le Comte.

Je me suis trop avancé pour

rien dissimuler de mes faiblesses; c'est pour m'en punir que je vous en ai donné des échantillons, et puisqu'ils ont trouvé grâce devant vous, je hazarderai la pièce toute entière, dans l'espoir que vous l'accueillerez avec la même indulgence. C'est une confession générale où vous trouvèrez le dénouement qui vous intéresse; ô mes dames, c'est de vous que j'attends l'absolution, si l'abbé me la refuse.

Mon roman mérite un mot de préface. Ce n'est qu'après 22 ans que j'appris le sort de l'infortunée dont il est question, sous le nom de Fanny dans l'Epitre à l'Amitié; sa lettre rouvrit une blessure à peine cicatrisée par la

main du tems, et je trouvai quelque soulagement à répondre à cette triste victime de l'amour et des préjugés, après son trépas.

Ceux qui, au lieu d'amour n'ont jamais eu que des goûts, me taxeront de folie, mais j'en appelle aux cœurs sensibles, ils prendront ma défense.

Une douleur profonde, qu'on eut peut-être dû respecter, m'exposait au contraire à ces consolations ironiques qui irritent une plaie, loin de la guérir: on alla même un jour jusqu'à prétendre qu'il était ridicule de compter l'amour pour quelque chose, ce blasphême m'inspira le début de mon épitre ; mais vous me permettrez de retarder cette confes-

sion ; je me promets de l'imprimer sous peu (1), et je ne veux pas, dans cet instant, atrister des âmes qui ne doivent donner accès qu'au sentiment du plaisir.

La Baronne.

A merveille, mais nous n'acceptons votre capitulation que sur la foi de la promesse que vous nous donnez.....

Madame de Lintz sortant d'une profonde rêverie.

Mais il faut que le contrat soit signé avant la célébration.

---

(1) *Cette pièce est maintenant sous presse, et formera 1 vol. in-12.* (Note de l'Editeur).

La Marquise.

Entre l'aurore et le lever du soleil, il y a le tems de le lire et de le signer.

Madame de Lintz.

Il faudra bien qu'il y dépose son nom et ses qualités.

La Baronne.

A moins qu'il ne se marie, comme on baptise les enfans trouvés.

Madame de Lintz.

Je crois que le soleil ne se couchera pas aujourd'hui.

Le Comte.

A coup-sûr, il se levera de-

main fort tard : c'est une cruelle chose que l'absence pour les amans ! quelqu'un n'aurait il pas un morceau de situation ? Madame de Lintz l'écouterait peut-être plus attentivement que tout ce que nous avons lu depuis trois jours

SAINTRÉ regardant sa femme.

Je n'ose plus sans permission.

Madame SAINTRÉ.

Une indisrétion en entraîne une autre, à force de vous en permettre, j'en tarirai peut-être la source.

SAINTRÉ.

Allons donc encore celle-ci.

(Il lit :)

ÉPITRE
SUR L'ABSENCE.

Mère du désespoir et de la jalousie,
O toi, qui des amans empoisonnes la vie,
Enfantes les soupçons, irrites les desirs,
Et portes le poignard dans le sein des plaisirs;
Les miens, long-tems encore, ô trop funeste absence!
Seront-ils suspendus à peine à leur naisssnce?
Cruelle! qui te plais à déchirer mon cœur,
Tu n'as pas le pouvoir d'en éteindre l'ardeur.
Ainsi que des autans la rage dévorante
Attise encor la flâme et la rend plus ardente,
Celle que, dans mon sein, portèrent les amours,
En bravant tes rigueurs, vit et s'accroît toujours.
Chaque instant je te trompe, et mon âme élancée,
A Lise, chaque jour, retrace ma pensée:

Mais l'intervale ainsi vainement disparaît,
Dans nos cœurs rapprochés tu laisses le regret.

Regards, où l'amour même est peint par le desir,
Baisers brûlans, donnés, rendus par le plaisir,
Transports, enlacement, voluptueuse étreinte,
Larcins délicieux, refus, timide plainte,
Reproches délicats, soupirs tendres, sermens...
O sources du bonheur, que cherchent les amans,
L'absence vous tarit. Déïté consolante,
Sœur de l'illusion, à mon âme souffrante,
Viens, crédule espérance, annoncer un jour pur,
Au moment où des cieux la nuit brunit l'azur.
Tout amant malheureux est ami du prestige,
Il l'endort, et souvent la vérité l'afflige.
Viens me tromper, me peindre, au milieu des tableaux,
Que les songes légers tracent sous mes rideaux,
Ces instans enchanteurs, où mon cœur, dans l'ivresse,
En battant sur le cœur de ma tendre maîtresse,
Lui fera partager le trouble de mes sens;
Où de fréquens soupirs nous serviront d'accens...

Prolongeant ces tableaux, ô fille de Pandore,
Daigne, de tes crayons, les embellir encore :
Tantôt Lise éperdue, et repoussant Hylas,
D'un geste, ou d'un regard, le ramène en ses bras.
Sa bouche de son cœur veut trahir le délire,
Un reproche étouffé sur ses lèvres expire;
La timide pudeur, de ses modestes mains,
Entreprend du desir d'arrêter les larcins;
Par ces rapports secrets leurs ravages s'expliquent;
Inutiles efforts, les sens se communiquent,
La flâme les pénètre, et passe jusqu'au cœur.
Lise, les yeux mourans, implore son vainqueur,
Ce n'est plus qu'en soupirs qu'elle exprime sa crainte;
D'une douce langueur déjà son âme atteinte,
S'ouvrant aux charmes purs de la félicité,
Cède aux traits de l'Amour et de la volupté...
Ah! ma Lise, fais grâce à ce riant mensonge,
Il ne peut t'offenser, c'est le produit d'un songe;
En me privant, hélas de la réalité,
Laisse-moi d'une erreur faire une vérité;
C'est ainsi, loin de toi, que je charme mes peines;

Si ces tableaux au feu qui circule en mes veines,
Peuvent fournir encore un nouvel aliment,
Tu connais ton pouvoir sur ton fidèle amant :
Concentre dans son cœur, ce feu que tu redoutes...
Il saura, de ses sens, lui défendre les routes;
Et son amour plus pur, et plus digne de toi,
Jouira du plaisir d'obéir à ta loi.

La *Baronne.*

De Lintz, il n'y a plus que sept à huit heures d'intervalle entre ce songe et la réalité, je crois que vous devez les employer à vous recueillir... Il faut presque une âme nouvelle pour résister au torrent du bonheur, sans en être enivré.

La Marquise.

Il faut au moins de la tranquillité pour en bien jouir, la céré-

monie se fera au château : mais nous dînerons ici, et nous y célébrerons la double fête qu'un heureux hasard amène le même jour ; après demain nous nous rendrons tous à Avignon, où le vice-légat compte nous retenir quelque tems, et nous en partirons pour Paris.

FIITZ.

M. le marquis, je viens vous annoncer qu'il y a une espèce de camp établi dans la grande prairie ; on dresse des fourneaux, des tables d'office, on débale des vins et des denrées de toutes sortes ; il y a au moins cinquante personnes, et ent'autres des musiciens. Un M. Fort, richement

vêtu, est venu me prévenir que son maître desirait que vous lui permissiez de se charger du repas de nôce pour des raisons qu'il vous dira, et de faire arranger le berceau d'assemblée pour la fête de l'après-midi : on va y travailler toute la nuit ; il y a un chariot chargé de décorations, de lampions, d'artifices. Oh ! mesdames, il faut que M. Médor soit un prince, à la dépense qu'il fait ; mais j'ai eu beau interroger ses gens ; personne n'a voulu me dire qui il était, tous m'ont répondu que demain je le saurais.

Le *Marquis*.

Allons voir tout cela ; je pense

que

que le mieux est de le laisser faire,
l'énigme s'expliquera.

Madame de LINTZ.

Oui, ne le contrarions pas; quand on s'annonce avec autant de noblesse et de générosité, on a bien le droit d'imposer quelques sacrifices.

Fin de la XVIIIme. Promenade

XIXME. PROMENADE.

Le berceau d'assemblée a été décoré pendant la nuit et représente un temple Péruvien. Dans le fonds est un autel, sur lequel on voit le simulacre du soleil, dans tout son éclat; mais au centre de son disque, est un triangle, avec le mot Théos au milieu, en transparent ondoyant.

Les colonnes qui soutiennent le ceintre en forme de ciel, sont revêtues de plumes de diverses couleurs très-vives. Des touffes de quipos et des faisceaux d'arcs et de flèches, sont disposés en cartouches sur ces colonnes. Aux deux côtés de l'autel, sur des tables de nacre de perle, sont des corbeilles remplies de gâteaux de Maïs.

Deux jeunes filles habillées en vierges du soleil, et Dorival, en habit de grand-prêtre, sont prosternés aux pieds de l'autel.

Deux rangs de Péruviens garnissent l'enceinte, armés d'arcs, de flèches et de javelots à pointe dorée, qu'ils tiennent inc i-iés du côté de la porte d'entrée du temple, au-dessus de laquelle est un orcheste pour les musiciens.

La célébration s'est faite au château avant le lever du soleil; toute la compagnie arrive au temple dans l'ordre suivant.

Une troupe de Péruviens ouvre la marche, au son de divers instrumens de leur pays.

De jeunes filles, habillées en blanc, et couronnées de fleurs en jonchent le chemin.

Madame de Lintz suit, habillée superbement à la Péruvienne, ayant sur la tête la riche couronne que Médor

lui a envoyée, et un bandeau de pierreries sur le front, donnant la main à la marquise et à madame Saintré.

Médor en costume Péruvien, avec le bandeau des Incas en pierreries, conduit par le marquis et l'abbé, est suivi par la baronne et Saintré, ayant au milieu d'eux les deux petits orphelins vêtu à la Péruvienne.

Le comte et le premier écuyer de Médor, ont la main sur un grand carreau de velours à galons et glands d'or, porté par deux écuyers espagnols, et sur lequel on voit le collier de l'ordre d'Alcantara, et les habits de grand d'Espagne.

Le chevalier et le gouverneur de Médor tiennent les glands d'un palanquin Péruvien, ombragé d'un parasol de plumes éclatantes, porté par des esclaves.

La marche est fermée par les gens de Médor, ceux du chateau et le peuple. Le cortège arrive au temple en cet ordre, au moment où le soleil paraît sur l'horison.

DORIVAL, habillé en Grand Prêtre du Soleil, s'écrie:

Je te salue encore, ô Dieu de nos ayeux,
Lorsque, sortant du sein de l'onde,
Comme un époux, de gloire et d'amour radieux
Tu viens rendre la vie et la lumière au monde.
Source de la fécondité,
Nous te rendrons toujours, à ce titre, un hommage
Mais le culte sera pour la divinité,
Qui se voile sous ton image.

(*Aux Vierges du Soleil.*)

Vierges pures, à l'éternel,
De nos champs offrez les prémices;

(*Les Vierges élèvent les corbeilles où sont le gâteaux de fleurs de Maïs*).

Rendez-le favorable, en ce jour solemnel,
A de plus brillans sacrifices.

Soleil, en joignant ton éclat
A celui des flambeaux d'amour et d'hyménée,
Reconnais de Manco la race infortunée,
Que tu ne pus sauver du plus lâche attentat.

Répands ta chaleur bienfaisante
Sur ce rejeton précieux
Du pur sang des incas ; et fais brûler tes feux
Dans le sein de l'objet de son ardeur constante.

Ce dernier quatrain se répète par les chœurs, et l'orchestre exécute diverses symphonies, après quoi l'on passe dans une vaste prairie, où l'on a élevé des gradins, sur lesquels se place toute la compagnie. Médor et madame de Lintz sous un vaste dais, les acteurs des promenades groupés autour d'eux.

A droite et à gauche, sont des cocagnes qu'on abandonne au peuple ; les fontaines de vins jaillissent, des Péruviens s'exercent à lancer le javelot et la flèche, tandis que les Français

luttent et jouent au palet, et que des jeunes filles disputent le prix de la course.

Ces exercices finis, les danses y succèdent, ensuite ceux qui ont remporté les prix, viennent aux pieds de madame de Lintz et de Médor les recevoir.

Il y a des tables abondamment servies sous une vaste tente où le peuple va s'asseoir; pendant qu'il se livre à son appétit et à sa gaîté, la troupe dorée se retire sous un berceau où se trouve préparée une superbe colation. Tous les domestiques sont renvoyés. Médor quitte les habits Péruviens, prend ceux de grand d'Espagne, madame de Lintz des vêtemens Français, ainsi que Dorival, et la conversation s'engage

MÉDOR.

Je dois commencer par ma

généalogie : vous avez tous lu les cruautés que les Pizarre, les Almagro, les Valverda, et autres monstres pareils, exercèrent dans le Pérou, quand ils en eurent fait la conquête. Vous savez qu'ils violèrent les droits les plus sacrés, en faisant étrangler Atahualipa, qui régnait sur vingt rois, tandis que cet empereur s'empressait, de tout son pouvoir, à assouvir l'avarice des Espagnols, et à leur payer la rançon prodigieuse qu'il leur avait promise.

Après sa mort, plusieurs fils qu'il avait eu de différentes femmes, et ceux d'Huascar, son frère, se réfugièrent dans cette chaîne de hautes montagnes, appellées

Cordilières, et y transportèrent leurs richesses.

Là les malheureux Indiens qui avaient pu échaper à la barbarie des vainqueurs, accouraient se ranger sous les ordres des Incas. L'escarpement des lieux, l'âpreté du climat, la difficulté de forcer des peuples poussés au désespoir, dans des retraites inaccessibles à la cavalerie, leur donnèrent le tems de respirer et de rétablir le culte du soleil. Mais les Incas, nourris dans le luxe et la noblesse d'une cour somptueuse et brillante, au lieu de se rendre redoutables à leurs vainqueurs, d'exercer la nation aux arts destructeurs qui avaient hâté la chûte de leur empire, et de se préparer,

à le rétablir un jour dans son ancienne splendeur, prêtèrent l'oreille aux propositions insidieuses que leur firent les Espagnols de leur rendre une partie de leur puissance, s'ils voulaient donner l'exemple de la soumission.

Lagasca, vice-roi, venait de punir les auteurs de la mort d'Atahualipa, son équité, sa douceur séduisirent les malheureux Incas, ils descendirent dans la plaine ; mais, hélas! le règne des bons est toujours court, un monstre (François de Tolède) succéda à une foule de vice-roi, qui avaient au moins respecté le sang des fils du soleil, et sur de fausses accusations de rebellion, il fit faire une boucherie générale

de tout ce qui restait de la race impériale.

Un seul Incas, descendant d'Atahualipa, n'avait pas abandonné les montagnes; ses fils aguérirent les Péruviens, et rendirent leurs retraites inaccessibles; mon père fut le premier qui ne se bornant pas à la défensive, osa venir jusqu'à Cusco, venger dans le sang des Espagnols celui que leur rage avait versé depuis trois siècles.

Sa bravoure et ses succès intimidèrent le conseil des Indes; on lui offrit la paix et des dignités. Las d'égorger les Castillans, d'errer dans des pays affreux, de ne commander qu'à des guerriers farouches, dont le nombre diminuait tous les jours, enfin,

attiré par son goût pour les sciences et les arts, qu'il ne pouvait satisfaire au milieu des cavernes affreuses qu'il habitait; il céda, fit son traité et son abjuration, ramassa ses trésors et vint à Madrid.

C'était la première condition qu'on lui avait imposée, la cour craignait son influence dans des pays où la race des Incas sera adorée, tant qu'il y aura un Péruvien d'ancienne extraction.

On permit à mon père de porter le nom de prince de Cusco, et un soleil pour armes, on lui donna l'ordre d'Alcantara, et le rang de grand d'Espagne de la première classe, et il put transmettre

mettre tous ses avantages à ses descendans.

La Baronne.

Voilà donc l'explication de la signature abrégée des lettres L. P. D. C. le prince de Cusco ?

Medor.

Cela est vrai.

Madame de Lintz.

Mais, je vous ai cru Napolitain, d'après une de vos réponses.

Médor.

Je suis en effet né à Naples. Mon père avait vu à Madrid la fille d'un magnat Napolitain, et en était devenu éperduement amoureux. Il avait obtenu sa main

le mariage s'était fait à Naples ; ma mère était prête d'accoucher, lorsque, étant allée dans les écuries de son père, voir de superbes chevaux arabes, un d'eux la renversa morte d'une ruade, on n'eût que le tems de m'arracher de ses flancs.

La Baronne.

Adieu mes châteaux en Espagne, il n'a point de frère.

Medor.

Mon père eut de la peine à survivre à une épouse adorée, il alla ensevelir sa douleur dans une terre qu'il avait achetée en Espagne, et me laissa aux soins de mon grand-père maternel, jusqu'à l'âge de douze ans.

Le ciel prit pitié de ma jeunesse et de mes malheurs, en amenant à Naples un de ces hommes rares, qui joignent au don des sciences et des connaissances les plus étendues, le talent si précieux de les faire aimer et de les mettre à portée de l'élève.

Je devins le sien, et je lui dois le peu d'instruction que je puis avoir. (*A madame de Lints.*)

C'est lui qui vous a apporté ma lettre.

La Marquise.

Nous ne nous y sommes pas trompés.

Medor.

A douze ans, mon père m'appella en Espagne; je le trouvai

affaissé sous le poids d'une douleur, que le tems n'avait pu adoucir ; je ne restai que deux ans auprès de lui, il m'envoya voyager sous la conduite de mon gouverneur, je parcourus l'Europe, et m'appliquai particulièrement aux langues.

Denx ans s'étaient écoulés depuis mon départ d'Espagne, lorsque je reçus une lettre de mon père, qui m'annonçait sa fin prochaine, et m'ordonnait de venir lui fermer les yeux.

Hélas ! j'eus à peine le tems de le serrer dans mes bras, il y expira, en me remettant un cahier, où je lus les malheurs de mes ancêtres, et tout ce que je vous ai raconté.

Un mouvement d'horreur me saisit, je crus indigne d'un descendant de Manco de servir sous des maîtres aussi fiers que barbares ; le sang des Incas fermentait dans mes veines, mon père me laissait des richesses immenses, et des instructions pour en trouver davantage.

« Près d'Aréca, portait l'écrit, est un rocher creux, qui couvre cette ville. Ses flancs renferment une partie de l'or que les malheureux Péruviens transportaient à Quinto; pour achever de payer la rançon d'Atahualipa ; quand ils apprirent la mort honteuse de ce prince, ils se crurent dispensés d'aller plus avant ; et déposèrent ce trésor dans cette vaste caver-

ne, qu'un taillis presqu'impénétrable dérobe à la vue. Cet or est à vous, mon fils, mais il serait dangereux d'aller vous en emparer, on vous en ferait un crime. Je ne vous découvre ce secret que pour vous offrir une ressource, si jamais les Espagnols ou des malheurs venaient à vous dépouiller des richesses que je vous laisse.

La Baronne.

Je vous vois déjà parti pour le Pérou.

Médor.

Ce ne fut pas la soif de l'or qui m'y conduisit ; mais le desir irrésistible de voir si, dans les dé-

serts qu'avaient habités mes ancê-tres, je trouverais encore des hommes capables de me seconder dans mes projets de vengeance. J'avoue ma faiblesse; une couronne éblouissait mes yeux; je ne désespérais pas de rendre aux Espagnols tous les maux dont ils avaient accablé un peuple aussi doux que génèrenx, la gloire de le délivrer de l'oppression de relever un empire, naguère si vaste et si fameux, était pour moi un aiguillon pressant, je n'y pus résister : en vain mon gouverneur m'opposa-t-il le danger et l'inutilité de mon projet, je l'entraînai, il m'accompagna.

Cependant, quelle fut la vivacité de mes desirs, je m'abandonnai

à sa prudence, et consentis de passer avec peu de suite au Pérou : j'achetai un bâtiment étranger, je le chargeai de tout ce qui convenait à mes desseins, et changeant de nom, j'abordai à la rade d'Aréca, comme marchand. Là, suivant les renseignemens que mon père m'avait laissés, je parvins à trouver l'entrée de la caverne, où j'apperçus plus d'or qu'il n'était possible à mon vaisseau d'en porter.

Je ne vis dans ce trésor qu'un moyen de parvenir à mes fins, bientôt je m'enfonçai dans les Cordillières, et je ne tardai pas à y rencontrer quelques hordes éparses de mes infortunés compatriotes ; mais au lieu d'un peuple réu-

ni par le ressentiment, et préparé à recouvrer, le fer et la flamme à la main, le domaine de ses aïeux, je ne trouvai qu'une poignée de malheureux abrutis par une vie errante, avilie par la misère, sans armes, sans ressources, qui journellement allaient tendre les mains aux chaînes des Espagnols, et s'enfouir dans les mines du Potose, pour un morceau de pain noir, arrosé de leurs sueurs et de leurs larmes.

Envain je me nommai, envain je leur promis des secours, des armes et m'offris pour les commander; leur cœur s'ouvrait encore pour moi, je faisais couler leurs pleurs, mais l'honneur, ce mo-

bile des grandes actions, était éteint chez eux.

Mes yeux s'ouvrirent, je reconnus le néant de mes projets, et que le Pérou pour jamais était à l'Espagne. Je me bornai à emmener quelques naturels, les seuls qui m'avaient paru déterminés à me seconder: ce sont eux qui m'aidèrent à transporter, la nuit, une partie du trésor d'Aréca dans mon vaisseau. Chaque lingot était enfermé dans un morceau de bois creusé, pour ôter à mon équipage la connnaissance dangereuse de mon secret.

Je revins en Espagne, sans qu'on eût soupçonné le véritable objet de mon voyage; mais ma fortune et mon rang étaient con-

nus ; j'excitai bientôt l'ambition de quelques femmes, qui m'auraient infailliblement enlacé dans leurs piéges, sans mon ange tutélaire, qui veillait sur moi, ce même gouverneur, qui n'avait eu la complaisance de se prêter à mon projet que pour m'en démontrer l'extravagance.

Que vous dirai-je? Je fus trompé si souvent et si cruellement que je désespérai de trouver dans ma condition l'être destiné à faire mon bonheur.

En convenant de ma chimère; je ne m'y attachai que plus fortement. Etre aimé pour moi fut ma folie; de ce moment, cacher mon nom et ma fortune devint une nécessité. Vous avez vu le

costume que j'ai adopté. J'en changeais de tems en tems, mais s'en trop m'en éloigner. C'estainsi que j'ai voyagé cinq ans, sans trouver l'objet de mes recherches..... Un moment a mis fin à mes métamorphoses, en comblant tous mes vœux.

Madame de Lintz.

Ah! cher prince! que ne dois-je pas au Dieu qui du premier trait vous a soumis mon cœur...

Medor.

Ma chère Angélique, sois-là toujours pour moi, et que je reste ton Médor. Gardons nos titres pour les indifférens, et que nos amis continuent à nous donner les noms que l'amour à consacrés.

Madame

Madame SAINTRÉ.

Et comment trouviez-vous à point nommé les ressources dont vous aviez besoin ?

MEDOR.

Mon gouverneur, mes officiers et mes gens me suivaient partout avec mes équipages, mais à distance : tantôt je me réunissais à eux comme étranger ; tantôt comme camarade, suivant mon costume ; et pour ne pas perdre l'occasion que le hasard pouvait m'offrir, je m'étais muni du consentement du roi d'Espagne et de tous les papiers nécessaires pour me marier. Cette précaution à tout applani vis-à-vis du vice-légat,

qui de plus se trouve parent de ma mère. Quant aux objets de fêtes, mes gens conduisent toujours un fourgon immense rempli de décorations et d'habits de divers costumes ; et il est arrivé plusieurs fois que mon gouverneur a fait le grand seigneur dans les lieux où je me plaisais, et que je jouissais de tout l'agrément des fêtes, sans en avoir ni les honneurs ni l'embarras.

La Marquise.

Cela nous explique la magie de ce qui s'est passé cette nuit. J'avoue que je ne comprenais pas comment tout ce que vous aviez desiré de Dorival, pourrait s'exécuter avant le lever du soleil ; car

nous ne vous attendions qu'au point du jour; mais en arrivant à minuit, vous nous avez donné le tems de nous entendre et de concerter notre plan.

Dorival.

Et moi de faire l'épithalame, ou plutôt de le recommencer.

Médor.

Je connais votre facilité, je n'ai pas craint de la mettre à l'épreuve.

Dorival.

Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas mérité le prix que votre générosité m'a décerné.

Medor.

Vous avez rempli mon objet

de toute manière, et je suis encore votre redevable.

La Baronne.

Pour moi, vous me dispensez des remercîmens ; il est rare qu'une épigramme en obtienne ; cependant le correctif que votre délicatesse y a mis....

Médor.

Daignez, mes amis, me faire grâce sur cet article ; je vous ai des obligations si essentielles, vous m'avez fait passer des momens si doux, que le reste du trésor d'Aréca ne m'acquitterait pas avec vous. J'ai voulu donner à ma chère Angélique une idée des fêtes péruviennes, et de la

décoration d'un temple du soleil ; vous avez eu la complaisance de vous prêter à cette mascarade, et en devinant mon motif, de m'aider dans l'exécution, je ne dois jamais oublier cette marque d'attachement.

Le Marquis.

Homme céleste, notre silence est le fruit de l'admiration que vous nous inspirez ; elle est telle que votre charmante épouse elle-même, n'a pas encore eu l'idée de vous demander où vous comptiez vous fixer ; nous sommes également intéressés à le savoir : pardonnez à cette curiosité, il y va du bonheur de bien des personnes.

Medor.

Si j'avais l'espoir de mettre la couronne du Pérou sur la tête de mon Angélique, je répondrais à Cusco; mais cette chimère n'aurait pas le sort de l'autre; je dis donc, où Angélique se trouvera heureuse.

Madame de Lintz.

En ce cas, avec vous tous les lieux me seront égaux, pourvu que ces chers enfans (*en montrant M. et madame Saintré*) nous suivent.

Médor.

C'est nous qui les suivront. Je n'ai qu'une terre en Espagne, rien ne m'y attache, loin delà:

j'en ai en Italie, elles nous serviront de maisons de campagne dans la belle saison ; le château d'Arville sera le rendez-vous de l'aller et du retour, nous passerons notre hiver à Paris, et par cet arrangement j'espère que nous ne ferons qu'une même famille.

Madame de LINTZ *se jettant à son cou.*

Ah ! mon ami, je croyais impossible d'ajouter à ma félicité, et tu me prouves qu'avec toi les moyens en sont inépuisables.

Monsieur et Madame SAINTRÉ *baisant les mains de Médor.*

Vous nous enivrés de plaisir et de reconnaissance.

Le Comte à Médor.

Spectacle enchanteur ! si les Dieux daignaient descendre sur la terre, ils prendraient votre image pour obtenir l'encens et l'amour des humains.

L'Abbé.

Prince, je pardonne l'enthousiasme qui électrise vos admirateurs, toutes vos actions sont faites pour l'inspirer ; mais je ne crois pas devoir vous sortir du cercle de l'humanité, pour vous apprécier et vous louer dignement. Vous connaissez les devoirs de l'homme, vous les remplissez tous avec noblesse et modestie ; c'en est assez pour vous assigner un rang distingué au-dessus

du vulgaire; content de planer sur lui, continuez à vous en rapprocher par la bienfaisance; mais craignez l'ivresse qui pourrait filtrer dans votre cœur, et y déposer la présomption ou le dédain.

MEDOR.

M. l'abbé, j'aime à entendre le ministre des autels parler son langage. Le zèle, quand il est pur s'annonce par sa fermeté; plus de sévérité n'en démontre que l'excès; ses fruits alors, s'il en porte, se ressentent de son amertume. Vous avez raison de mettre, par vos réflexions, un frein au délire du moment; c'est nous rappeler à l'ordre.

La Marquise.

Et moi, je vous rappelle la promesse charmante que vous venez de nous faire, pour que vous ne la baptisiez pas l'enfant du délire.

Médor.

Non, belle marquise, c'est celui de l'inclination et de la reconnaissance. J'avoue que la beauté du Comtat m'avait engagé à y acheter une terre : mais aujourd'hui, toucha-t-elle à la vôtre ; je sens que je ne m'accoutumerais pas à la plus médiocre distance.

Madame de Lintz.

Ma chère marquise, souvenez-vous que nous ne devons plus

faire tous qu'une même famille, et pour cimenter cette union, d'ici au dîner, oubliant les évènemens extraordinaires qui ont rempli la matinée, reprenons nos exercices littéraires : l'après-midi vous sera consacré, pouvons-nous terminer plus délicieusement notre fête qu'en célébrant la vôtre ?

La Marquise.

Je voudrais prolonger celle de l'amour et de l'hymen. Aimable Médor, n'auriez-vous pas un hymne prêt pour votre divinité, vous qui improvisez à volonté ?

Medor.

J'avais fait des couplets sur un air connu ; le jour de mon dé-

part, je n'eus pas le courage de les chanter ; mon cœur était serré semblait me présager un malheur dont l'amour m'a préservé.

Madame SAINTRÉ.

Voilà votre mandoline; j'ai eu soin qu'on ne l'oubliât pàs.

MÉDOR.

Belle enfant, votre oncle est bien sensible à vos délicates attentions.

(*Il chante.*)

AIR : *Faut attendre avec patience.*

Je voudrais aimer, mais je n'ose,
Disait un papillon craintif,
Mon cœur parle pour cette rose,
Le sien paraît tendre et naïf;

Mais,

Mais, hélas ! il faut autre chose,
Pour me rassurer à présent;
Une anémone à peine éclose,
De mes jours a fait le tourment. *Bis.*

Me serait-il donc impossible
De ne point engager mon cœur ?...
Ah ! lorsqu'on en porte un sensible,
Dans l'amour seul est le bonheur :
L'amour double notre existence,
Nos sentimens et nos desirs ;
Avec lui tout est jouissance,
Sans ce dieu, que sont nos plaisirs ? *Bis.*

Mais que dis-je ? et quelle folie !
Un papillon doit-il aimer ?
Et la rose, fraîche et jolie,
Pour lui peut-elle s'enflâmer ?

Elle doit le croire volage,
Un papillon l'est si souvent !
Si souvent un tendre langage
Est étranger au sentiment ! *Bis.*

Fuyons l'amour, brisons sa chaîne ;
Il a trop régné dans mon cœur ;
Si ma Rose était inhumaine,
Rien n'égalerait mon malheur...
Mais, aussi naïve que tendre,
Si, brûlant d'une même ardeur,
Ses yeux me le faisaient entendre,
Rien n'égalerait mon bonheur. *Bis.*

Madame de LINTZ.

Ah ! mon ami, comme mon cœur et mes yeux t'auraient rassuré !

SAINTRÉ.

Cette rose m'en rappelle une...

Madame SAINTRÉ.

Ah ! oui, nous sommes en famille, et la nôtre a tant d'obligations à l'amour, qu'il ne peut y avoir d'indiscrétion à chanter ses triomphes ; et puis les circonstances étaient si semblables... Mais il faudrait que le tendre Médor les chantât à sa chère Angélique ; Rose la caractérise si bien !

La BARONNE.

Je m'intéresse à la santé de notre héros Péruvio-Castilano-Napolitain, et pour lui laisser reprendre haleine (*à Dorival*) : Grand-prêtre du soleil, descendez du trépied prophétique, et donnez-nous un morceau italien

DORIVAL.

C'est plaire aux dieux que d'obéir aux belles; j'ai imité un sonnet du Tasse, que je trouve charmant; voici l'original.

(Il lit.)

Mentre che l'aureo crin v'ondeggia intorno
A l'ampia fronte, con leggiadro errore,
Mentre che il vermiglio e bel colore
Vi fa la prima vera il volto adorno:

Mentre che s'apre il ciel più chiaro il giorno;
Cogliete, o giovanette, il vago fiore,
De vostri più dolci anni; e con amore
State lovence in licto, e bel soggiorno.

Verrà poi l'verno, che di branca neve
Suole i poggi vestir, coprir la rosa,
E le piagge tornar aride e meste.

Cogliete, ahi! scolte, il fior: ah! sicle
Che fregaci son l'ove, e'l tempo lieve
E veloce; ol fin corre ogni cosa.

Le Comte.

Ce morceau est digne du peintre d'Herminie.

Dorival.

Voici l'imitation allongée, le sujet m'a entraîné.

(*Il lit.*)

Tandis, fraîches beautés, que de vos fronts altiers,
Qu'embellissent encor les erreurs séduisantes,
Retombent mollement mille boucles flottantes;
Tandis que du printems les vernis passagers
Ajoutent leur éclat à vos grâces touchantes;
Qu'un jour pur luit pour vous, que le ciel est serein,
Livrés à l'enjoûment, vos âmes innocentes,
De la jeune saison cueillez les fleurs charmantes,
Et que l'amour vainqueur en pare votre sein.
Bientôt le triste hyver, descendant des montagnes,
De flocons argentés blanchira les campagnes;
Sous son souffle glacé la rose se flétrit,

Il porte la langueur au sein de la nature ;
Les ruisseaux enchaînés suspendent leur murmure ,
Et l'oiseau , sans asyle , ou se tait , ou gémit.
En vain cherchez alors les filles de l'Aurore
Sous les épais frimats qui couvrent les guérets ;
L'amour et le printems eux seuls les font éclore ,
Et l'hyver fut toujours la saison des regrets.
Sachez , jeunes beautés , que peindre avec des ailes
Les heures et le tems , l'amour et le plaisir ,
C'est dire aux cœurs glacés , incertains ou rebelles ,
Que l'instant du passage est l'instant d'en jouir.

L'ABBÉ.

En effet , vous vous êtes donné carrière , mais le sens est rendu.

La MARQUISE cherche l'accompagnement de la Chanson que Médor a chantée , et dit :

J'ai la main rouillée , cette

ariette-ci réussira mieux sous des doigts accoutumés à enlacer le myrthe avec la rose.

(*Elle donne la Mandoline à Médor.*)

Médor prélude en lisant l'Ariette, et dit :

Fort bien, elle est de situation.

(*Il chante.*)

Amour, chante ma victoire;
Rose enfin subit ta loi :
Ah! rien n'égale ma gloire,
De myrthe couronne-moi.

J'étais battu de l'orage,
Sur les flots j'allais périr,
Et sous un ciel sans nuage,
Je vogue avec le plaisir.

Amour, chante ma victoire,
Rose enfin subit ta loi:
Ah! rien n'égale ma gloire,
De myrthe couronne-moi.

Mais je trahis nos secrets:
Ah! pardonne à mon ivresse
Ces éclats trop indiscrets;
Non, non, ma tendre maîtresse,
Non, je n'en parlerai jamais.

Amour, cache ma victoire,
C'est m'en faire mieux jouir;
Ce qu'on enlève à la gloire,
Rose, on l'ajoute au plaisir.

En vérité, je vais me croire de la famille des Zéphirs, car me voilà assez joliment avec celle des roses.

Madame de LINTZ.

Je crains cette comparaison, les roses n'ont qu'un matin, et les zéphirs qu'un moment.

Milord.

Ah! ce moment durera autant que ma vie; ton cœur bravera toujours l'influence du tems.

La BARONNE.

L'hymen, sous les traits de l'Amour,
D'un enfant caressant a la tournure aimable;
Mais craignez, s'il reprend sa forme véritable,
Que l'enfant, trop pressé, ne grandisse en un jour.

Madame de LINTZ.

Il n'en sera que plus raisonnable; vos prédictions ne m'effraient pas, baronne, et vous serez bientôt

la première à applaudir au bon ménage des deux frères; à propos, cela me rappelle nos deux petits Péruviens ; ah ! cédez-les moi, de grâce, je me charge de leur éducation, ils seront de tous nos voyages, ainsi vous ne les perdrez pas de vue.

La *Baronne.*

Je crois que la marquise pense comme moi, que rien ne peut arriver de plus heureux à ces enfans.

La *Marquise à madame de Lintz.*

Certainement, et comme en attendant que Médor et vous ayez pris des arrangemens à Paris, je

me flatte que vous accepterez la moitié de mon hôtel, qui est libre; ces pauvres orphelins auront le tems de s'accoutumer à vous devoir leur bonheur.

Madame Saintré à Médor.

Nous avons oublié de vous demander comment ces enfans avaient trouvé la cage.

Médor.

Je la faisais porter par un de mes gens, avec ordre de la remettre à quelqu'un du château; il a apperçu dans le bois ces deux petits, il a imaginé qu'ils ne manqueraient pas de venir à la voix du perroquet et de le porter au château; cependant il ne savait

ce qu'ils feraient, et s'ils pourraient s'acquitter de la commission, il les a vu prendre le chemin du berceau, et a jugé que la surprise en serait plus grande.

Madame de LINTZ.

Elle l'a été en effet, et l'ambassadeur m'a donné une grande idée de son maître.

*L'*ABBÉ.

Et à moi la clef de l'énigme; j'ai reconnu sur la bordure inférieure de la cage des caractères péruviens, car vous ne peignez pas la pensée, rien qu'avec des guipos. Je sais que les Incas avaient des caractères hyérogliphiques : la qualité de l'or et le travail ont achevé

achevé de me confirmer dans mes soupçons, et j'ai deviné le prince de Cusco; mais je lui ai gardé fidèlement le secret.

La BARONNE.

Ces savans en *us* sont des diables, mais des diables malins : que vous en aurait-il coûté de nous donner du plaisir plutôt.

*L'*ABBÉ.

Il eût été moins vif, n'ayant pour base qu'une conjecture.

Madame SAINTRÉ.

Pauvre commandeur, quand tu sauras tout ce qui s'est passé depuis ton départ...

Médor.

Il y est préparé, me connaît et m'a prédit l'événement.

La Marquise.

Ah ! mon ami, vous me soulagez d'une grande peine... Marquis, ne manquez pas de lui écrire demain.

Le Marquis.

Ma lettre est faite ; je l'engage même à venir passer l'hiver avec nous ; j'y ajouterai que nos jeunes époux ne nous quittent pas, ce motif le déterminera peut-être plus que tout autre.

La Baronne.

J'entends sonner le couvert ;

profitons des derniers instans qui nous restent, pour entendre la lecture d'un nouveau morceau que le comte voulait nous cacher; c'est encore un hommage à sa mutine de Lise, mais qui n'est pas dans le *lanquido*, le tems en est passé.

Le Comte.

Où avez-vous déterré cette pièce ?

La Baronne.

Sur votre table, au milieu du désordre de toutes sortes de papiers que vous alliez mettre dans votre porte-feuille; vous savez que je mets le nez partout, en vertu de mon brevet.

Le Comte.

Mais je n'ai pas ici cette épître et je ne la sais pas par cœur.

La Baronne.

C'est comme la mandoline, la voilà.

(*Elle lui donne la pièce.*)

Le Comte.

Il est difficile d'échapper à vos précautions. C'est une folie, il était dans l'ordre qu'elle vienne de vous.

(*Il lit :*)

A LISE,

Qui avait rêvé qu'elle me couronnait de Fleurs, et que je m'étais ensuite changé en Oiseau.

Ton amant, couronné des mains de la beauté,
S'enivre du plaisir où ton rêve le plonge;
S'il est aussi sensible au prestige d'un songe,
Juge du prix qu'il met à la réalité.
Ah! Lise, ton amant est digne de ce trône,
Où la tendresse l'a placé;
Et l'éclat d'une autre couronne
Ne l'éblouirait point, il en serait blessé,
Tandis qu'un nœud de fleurs, que tes mains ont tressé
Vaut toutes les faveurs que la fortune donne.

Que ne suis-je l'oiseau qui carressait ton sein,
Qui mourait de plaisir en bequetant ta bouche!
C'était, sans doute, un amoureux serin?
Bien privé, car l'amour ne veut rien de farouche.
Heureux oiseau!... mais pourquoi t'envier
Des faveurs qui ne sont que l'imparfaite image
De celles dont un jour ce dieu saura payer
La constance de mon hommage.
Ecoute, entendons-nous, deviens toutes les nuits
Mon messager discret : peins à Lise... à l'oreille,
Et mes desirs et mes ennuis,
Quand loin d'elle l'amour m'éveille;
Tâche de porter dans son cœur
Le feu de mes soupirs : que ton ramage tendre
Parvienne à lui faire comprendre
Avec quel plaisir, quelle ardeur,
Ma bouche voudrait sur la sienne
A son âme joindre la mienne;
De là descends sur son sein,
Pour le couvrir étends les aîles;
Ne permets pas, surtout, que des mains infidelles

En osent ternir le satin,
A coups de bec repousse le larcin...
Mais, cher oiseau, comment suffire
Aux soins que j'exige de toi ?
Ces lieux où le plaisir tient son charmant empire,
Que je n'ose nommer sans le plus doux émoi,
Ces lieux.... ah ! défends-les, et de toute ta force
Contre les droits de l'hymen indiscret,
Et dans ce joli bassinet
Ne le souffre jamais brûler même une amorce.
À ce prix, bel oiseau, sans en être jaloux,
Je te permets de buriner ces charmes
Dont l'Amour se sert contre nous
Quand il veut ménager ses armes,
Mais bientôt de trop de plaisir,
Pauvret, il te faudra mourir,
Mourir sans espoir de renaître:
Au lieu que si je cesse d'être,
Lise, sur ton sein palpitant,
Par un soupir, sur ta bouche fleurie,
Tu feras retrouver la vie
Et le bonheur à ton amant.

La Marquise.

En effet, la touche, quoique tendre, est assez gaie : mais nous sommes servis ; passons dans cette autre salle de verdure, je me doute qu'on veut être libre ici, pour nous causer une nouvelle surprise après dîner. Je m'attends à tous de la part du héros galant, qui veut faire seul ici tous les frais de nos plaisirs.

Fin de la XIXme. Promenade.

XXME. ET DERNIÈRE PROMENADE.

La salle de verdure sous laquelle la compagnie dine est octogone, huit arcades ont chacune une perspective différentes; où voit le peuple, dans le lointain, manger, danser, jouer à divers jeux, et faire toutes sortes d'exercices, le valon retentit des cris de joie et des instrumens rustiques; dans une feuillée épaisse sont les musiciers, qui ont exécuté pendant le dîner des symphonies, des sonates et autres morceaux des meilleurs maîtres.

Dans les repos, les Péruviens, sous un autre bosquet; ont remplacé l'orchestre par la musique bruyante de leur pays.

Des oiseaux, dans des petites cages cachées sous le feuillage de la salle de verdure, remplissent les silences par la mélodie de leurs chants. Une grande volière couronne le berceau.

Le *MARQUIS à Médor.*

MON chère Médor, je croyais que nous aurions votre gouverneur; vous nous l'avez annoncé comme un homme fait pour nous honorer.

MÉDOR.

Vous verrez bientôt don Ramire, c'est un castillan de fort bonne maison, que des mal-

heurs ont obligé de prendre un état qu'il a le bon esprit de ne pas croire au-dessous de lui : ce matin, il était absolument nécessaire à mes arrangemens, et en ce moment il dirige encore...

Le *Marquis*.

J'entends : puisque vous voulez bien différer votre bonheur pour ajouter au nôtre, soyez donc témoin, et votre charmante épouse de l'hommage que je me fais gloire, tous les ans, de rendre à ma meilleure amie, à celle qui, en partageant constamment mes peines et mes plaisirs, à toujours eu le talent d'adoucir les unes et d'augmenter les autres.

La Marquise.

Mon ami, le couple aimable qui n'est encore qu'à l'aurore de sa félicité, comprend déja que le tems peut y ajouter de nouveaux charmes; mais si tu veux lui en faire un tableau séduisant, quoique tu ayes préparé pour ma fête; commence, je t'en prie par le dernier bouquet que tu m'as chanté dans ma convalescence; de tout ce que tu as fait pour moi, rien n'a trouvé le chemin de mon cœur comme ces couplets.

Le Comte.

Même la fin ?

La Marquise.

Même la fin, une saillie gazée égaye

égaye le sentiment sans lui nuire.

Le MARQUIS aux Musiciens.

Allons, messieurs, accompagnez, c'est sur l'air : *le cœur que tu m'avais donné.*

(Il chante.)

Tu n'as pas en tout imité
La vierge ta patrone;
Elle qui n'a jamais goûté
Les plaisirs qu'Amour donne;
Toi, tu sent's la volupté
Que le cœur assaisonne.

Trop heureux d'avoir, dans le tien,
Allumé cette flâme,
Qui joignant ton destin au mien,
Ne nous laissa qu'une âme;
Le tems, en serrant mon lien,
Le tems encor m'enflâme.

Quand le trépas, planant sur toi,
Excitait mes alarmes,
Combien j'ai désiré, sur moi,
Qu'il détournât ses armes :
Peut-on voir flétrir, sans effroi,
Et ton cœur et tes charmes ?

Dix-huit printems n'ont rien ôté
A tes grâces légères,
Le tems respecte ta beauté,
Malgré ses lois sévères ;
Et l'on te voit, par ta gaîté,
Effacer nos bergères.

Mon bouquet n'est qu'un sentiment,
Tes yeux l'ont fait éclore ;
Avant l'hymen j'étais amant,
Et je le suis encore;
Je le sens, surtout au moment
Qui précède l'aurore.

(La Marquise se jète à son col.)

Medor.

Bravos, cher marquis, c'est ainsi que je suis sur d'aimer ma tendre compagne, mais il me manquera le talent de la chanter comme vous ; cependant j'ai osé m'essayer, belle marquise.....

(*Il prend sa mandoline.*)

La Marquise.

Quoi ! au milieu des embarras de ce jour, vous avez songé ?..

Médor s'accompagnant.

Sur l'Air : *Eh oui ! j'aime à boire, moi.*

Eh ! oui, j'ai voulu chanter,
Les charmes de Nanette (1),
Mais comment les tous compter
Dans une chansonnette ?

---

(1) *La marquise, s'appelant Marie-Anne, on la chante sous deux noms.*

O 2

Son esprit, sans ses attraits,
Attire notre hommage,
C'est en n'en cherchant jamais,
Qu'elle en a davantage.
Eh! oui, etc.

Eh bien! vous n'avez rien vu,
L'âme est encor plus belle,
Et d'Annette la vertu
Fait partout sentinelle.
Eh! oui, etc.

Aussi l'on peut bien chanter
Quelques charmes d'Annette;
(*Montrant le marquis.*)
Mais un seul peut les compter,
Et c'est toujours sa fête.
Eh! oui, etc.

Buvons au Comte divin,
Que l'Amour favorise,
Amis, et dans notre vin
Noyons la convoitise.
Eh! oui, etc.

Après avoir bien chanté
  Quelques charmes d'Annette,
Vin partout, que la gaîté
  Embellisse la fête.
Eh ! oui, etc.

SANS blesser la vérité,
  Si j'ai bien peint Annette,
Qu'un baiser de la beauté
  Soit le prix du poète.
Eh ! oui, etc.

La MARQUISE donnant un baiser à Médor.

De tout mon cœur, je n'ai qu'un regret, c'est que le salaire soit si fort au-dessous de l'ouvrage; mais pour vous dédommager, j'opine que chaque dame qui chantera un couplet, permette à un cavalier, à son choix, de

l'embrasser , j'espère acquitter ainsi une partie de la dette.

La Baronne.

Marquise, vous êtes divine; vous devriez donner votre secret à tous les débiteurs, il ferait fortune, n'en doutez pas.

La Marquise.

Vous connaissez le trait de cet athénien qui légua sa fille à son ami pour la doter; n'êtes-vous pas mon amie ? Allons commencez-en la preuve, et qui m'aime vous imite.

Le Chevalier.

Nous allons chanter tous en-

semble, cela fera un beau charivari.

Madame de LINTZ.

Ma chère baronne, vous êtes excellente pour donner l'exemple et le ton, ne laissez pas prescrire vos droits dans une si belle occasion.

La *BARONNE.*

Ce n'est pas le cas de me faire prier, il n'y a qu'à gagner pour moi.

(*Elle chante.*)

Sur l'AIR : *Me promenant près du logis.*

CHANTONS, amis, en vers plaisans, } *Bis.*
Notre Annette et ses agrémens;
Chantons sa mine
Fine, fine,

Son coup - d'œil fripon,
Sa gaîté franche et mutine,
Et son charmant abandon.
CHANTONS, amis, en vers plaisans, } *Bis.*
Notre Annette et ses agrémens,
Bon ton, air de princesse,
Douceur, délicatesse,
Egalité,
Facilité; *Bis.*
Plus encor que sa fleur d'esprit,
Son cœur intéresse et séduit.
Chantons, amis, etc.

Allons, dut la lune en être jalouse, je jette le mouchoir au fils du soleil, il saura m'épargner le destin de Sémélé.

MEDOR embrassant la Baronne.

Les amours de mon père n'ont jamais été aussi calcinant que ceux

de Jupiter, et la lune ne sera pas jalouse de l'hommage que je rendrai à l'amitié.

Le Comte.

Mon cher marquis, personne plus que moi ne prise l'amitié ; mais je trouve que son culte tient de celui des protestans, il est trop simple ; les *ex-voto* à cette déesse ont quelque chose de tiède, je dirais volontiers de narcotique; Ce sont de beaux traits sans physionomie : du feu ! du feu ! mon ami, il colore, il embellit, il vivifie tout ; ce bouquet que surprit votre futur beau-père, et qui lui fit un peu froncer le sourcil.....

La Marquise.

Ah ! vous me faite frissonner, il faillit éteindre le flambeau de l'hymen qui s'allumait pour nous...

Le Comte.

Il ne fit qu'en attiser la flamme, et la bonne maman apprécia mieux l'auteur, en disant, avec cette finesse qui caractérise son sèxe : pareil jardinier nous promet de brillantes fleurs et d'excellens fruits. Allons, marquis, glissez-nous ce bouquet entre deux parenthèses, l'amitié même y applaudira.

Le Marquis.

Comme elle fut toujours de moitié dans toutes mes offrandes;

et m'inspira autant que l'amour ; elle est censée partager mon hommage. Heureusement j'ai sous la main les trois fleurs du bouquet.

(Il réunit une rose, des immortelles et du myrthe, et les présente à la marquise, en disant :)

BOUQUET

A ANNETTE.

DEMAIN l'on célèbre une fête,
Que mon cœur chôme tous les jours :
Le soin de parer ma conquête
Ne regarde que vous, Amours :

Avant que les pleurs de l'aurore
Soient essuyés par les Zéphirs,
Volez dans l'empire de Flore,
Et que le feu de vos soupirs
Pour Annette, fasse éclore
Les fleurs que sur le plus beau sein
Son amant doit placer demain.
Je veux la plus brillante rose,
Solitaire et sans rejetons,
A l'endroit où ma main la pose
Elle trouvera deux boutons
Qui, sous mon haleine amoureuse,
Arrondis par une bouche heureuse,
Sur deux monts de neige et de lys
Brillent de l'éclat du rubis.
Rose, boutons, seront l'emblême
De la fraîcheur de ce que j'aime
Et du piquant de ses attraits :
Pour symbole de leur durée,
Amours, joignez la fleur sacrée
Qu'on sait ne se flétrir jamais;

Que

Que l'immortelle soit encore
L'image de nos tendres feux...
Ah! que toujours il nous dévore,
Celui qui brille dans nos yeux,
Ce feu qui doit nous rendre heureux!
Le myrthe, ami de la constance,
Doit trouver place en ce bouquet;
On n'obtient un bonheur parfait,
Qu'aidé de la persévérance.
Point de soucis, point de pavots;
Les craintes et la jalousie
En empoisonnant notre vie,
Ont assez prolongé nos maux,
Hymen et le dieu d'Idalie
Vont entrelacer leurs flambeaux;
Mon âme ardente, pénétrée
D'un sentiment vif et profond,
Brûle de leur flâme sacrée;
De sa chaleur, de sa durée,
Annette, un de ces dieux répond:
Tu le connais, il est ton maître,

Le mien, celui de l'univers;
Il fait mourir, il fait renaître,
Tu feignais de le méconnaître,
Quand de pleurs tu trempais ses fers.

Amours, votre tâche est remplie,
Par vos soins Annette embellie
Aux yeux va plaire comme aux cœurs;
Que les hommages sont flatteurs
Rendus à l'objet que l'on aime!
C'est applaudir à notre choix,
En amour on jouit deux fois,
Pour son amante et pour soi-même.

A la mienne en offrant vos fleurs,
Dieux charmans, versez dans son âme
Cette voluptueuse flâme,
Ces besoins secrets et vainqueurs,
Liens sympathiques des cœurs,
Voile pour la délicatesse,
Rafinement pour le plaisir,
Qui déguise à notre maîtresse
Ce que sous le nom de tendresse

Accorde le brûlant desir.
Que dans ces doux instans d'ivresse
Je paraisse plus qu'un mortel,
Et que, se rallumant sans cesse,
L'encens soit digne de l'autel :
Multipliez nos sacrifices,
Inventez pour nous des délices,
Amours, et pour prix de vos soins,
Venez en être les témoins.

La MARQUISE l'embrassant.

Que je suis enfant, je tremble comme le jour où mon père escamota ce bouquet.

SAINTRÉ à Médor.

Brave paladin, votre refrain a électrisé ma verve, et peu content de ce que j'avais préparé

pour mon tribut, je viens d'en improviser un autre.

(Il chante.)

Sur l'Air : *Eh l'oui, j'aime à boire, moi.*

Je veux aussi les chanter
Les vertus de Nanette ;
Mais qui pourrait les compter
Dans une chansonnette ?

Le tems que donne au plaisir
Une femme ordinaire,
Elle l'occupe à remplir
Les devoirs d'une mère.
Je veux, etc.

Pour rendre les soins plus doux,
Dont un ménage abonde,
Sa main caresse l'époux
Que sa tête seconde.
Je veux, etc.

Lorsque de la charité
  Elle offre les largesses,
De la tendre humanité
  Elle y joint les caresses.
Je veux, etc.

Aux attraits de l'amitié
  Son âme épanouie,
Lui consacre la moitié
  Du cercle de sa vie.
Je veux aussi les chanter
  Les talens de Nanette;
Mais comment les tous compter
  Dans une chansonnette?

Tandis, sous ses doigts brillans,
  Que les cordes frémissent,
Au charme de ses accens
  Les âmes s'attendrissent.
Je veux, etc.

A la justesse du goût
La finesse est unie,
Le don de l'aplomb surtout
Lui vient de Polymnie.
Je veux, etc.

Minerve de ses fuseaux
Lui montra la magie,
Et Momus de ses bons mots
La joyeuse saillie.
Amis, si j'ai bien chanté
Quelques dons de Nanette,
Qu'une bachique santé
Solemnise la fête.

La Marquise.

Je n'ai qu'un prix à accorder au talent, puisse-t-il en être satisfait.

SAINTRÉ en l'embrassant.

Je ne puis en ambitionner un plus flatteur.

Madame de LINTZ ouvrant un papier.

Je tremble comme la feuille ; ma bonne amie, pardonnez..... mon cœur vous demande grâce pour mon esprit, je ne pourrai pas.....

Le MARQUIS.

Pour vous donner le tems de vous remettre, je vais chanter à la marquise deux couplets de ses filles.....

La MARQUISE.

Quoi ! les pauvres petites....

et où ont-elles trouvé un teinturier ? Mais je le devine.

Le Marquis.

Non, les couplets sont d'elles, voici celui de Sophie.

(*Il chante.*)

Sur l'Air : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Ton absence est notre hyver,
Qu'attendre de la nature ?
Mais son sein toujours ouvert,
Est prodigue de parure ;
Ah ! le beau bouquet, maman,
Eclos dans une âme pure,
Ah ! le beau bouquet, maman,
Offert par le sentiment.

Tu vas reconnaître la naïveté de Joséphine.

Même air :

Moi, je ne fais rien qu'à deux,
Et ma sœur me sert d'égide,
Même amour, semblables vœux,
Voilà tout l'art qui nous guide.
Ah ! le beau bouquet, maman,
Quoique sa voix soit timide ;
Ah ! le beau bouquet, maman,
Que donne le sentiment.

La Marquise au Marquis.

Tendre ami, ta délicatesse à voulu augmenter mon plaisir de celui de la surprise, je peux croire que ces chers enfans ont faits ces vers-là : Il n'y a que de la naïveté et du sentiment et cela vaut bien de l'esprit.

Madame de LINTZ.

Me voilà un peu rassurée, dès que vous dispensez de son assaisonnement. (*A Médor.*) Mon preux, mettez-moi sous la protection de votre mandoline.....

MÉDOR.

Je vous entends :

(*Il fait signe aux musiciens de ne pas accompagner ce prélude.*)

Madame de LINTZ *chante.*

Si l'amour se plaît à l'écart,
L'amitié recherche la table ;
Tandis que l'un jouit à part,
L'autre en orgie est plus aimable ;
Dussions-nous donc fâcher l'amour,
A l'amitié donnons ce jour.

Déjà dans vos yeux attendris,
Je vois le plaisir qui s'éveille ;
Ah ! secondez-moi, mes amis,
Et vous aurez de ma bouteille ;
C'est le prix de chaque conplet,
Annette, si mon chant te plaît.

Voyez comme ce sentiment,
Qui flatte les sens moins que l'âme,
Rayonne en son regard touchant,
Et nous communique sa flâme :
Lis dans nos yeux qu'en ce beau jour
L'amitié fait taire l'amour.

Chaque plaisir a sa saison,
Pomonne en succédant à Flore,
T'embellit d'un double bouton
Que la tendresse fit éclore :
Ne regrette pas ton printems,
En rejetons tu nous le rends.

La MARQUISE *allant l'embrasser.*

Charmante amie, d'abord pour mon compte, que j'épuise aujourd'hui tous les genres de plaisir, maintenant faites encore un heureux.

Madame de LINTZ *serre la main de Médor et embrassant le Marquis lui dit :*

C'est vous divin mortel, qui faites les heureux : puissiez-vous l'être aussi long-tems que mon cœur le desire et que vous le méritez.

La MARQUISE à Madame de Lintz.

Je ne me crois pas encore acquittée, ayez de l'indulgence pour ce que la reconnaissance m'inspire.

(*Elle chante à madame de Lintz.*)

Sur l'AIR : *D'une pastourelle.*

À la fleur de l'âge,
Quand l'hymen t'engage
Sous ses charmantes lois,
Conserve, à son frère,
Cœur tendre et sincère,
Car tu lui dois ton choix. (*Bis.*)

Madame de LINTZ à Médor.

Mon ami, chargez-vous de

mon action de grâce, n'est-ce pas profiter des conseils de la marquise ?

Médor embrassant la Marquise.

Telles étaient jadis les récompenses de la bravoure et du talent; un héros et un troubadour aspiraient à une unique faveur ; le prétendu bon ton l'a reléguée parmi la bourgeoisie; moi je me trouve trop bien de cette charmante coutume, pour ne la pas faire revivre dans nos douces orgies, nous en exclueront les merveilleux qui oseront rire de notre bonhomie, ils seront assez punis ; mais Dorival aspire au même prix...,

DORIVAL.

A plus encore, si j'en suis jugé digne...

La BARONNE.

Vous nous faites trembler ! à plus encore ?

DORIVAL.

Rassurez-vous à plus d'un baiser.

Madame SAINTRÉ.

Ah ! je vous devine, il y en aura pour tout le monde, c'est un vaudeville.

DORIVAL.

Il est fort singulier qu'on n'ait songé qu'à une Marie, tandis qu'il y en a trois ici...

La Marquise.

Eh ! cela est vrai, de Lintz et Saintré... Mes amies, je vous renvoie une partie de l'encens qu'on a daigné me prodiguer, mais Dorival va réparer cet oubli, les événemens de la journée demandent grâce pour nous.

L'Abbé.

Le grand prêtre d'Apollon doit sentir plus vivement qu'un autre l'influence du dieu des talens.

Dorival chante.

Sur l'Air : *Je suis presque toujours verte.*

J'ai célébré deux Maries,
Toutes deux de bon aloi ;
Trois, dans nos tendres orgies,
Font le même effet sur moi ;

Et sans consulter mes forces
J'entreprends de les fêter,
Avec si fines amorces
Nul mousquet ne peut rater.

Sur l'Air : *Vous qui du vulgaire stupide.*

De Lintz unit à la décence
La douceur et l'égalité,
Rougit-elle quand on l'encense,
C'est au profit de sa beauté :
Le feu de ses vives prunelles,
A u passage envain arrêté,
En s'échappant par étincelles,
Menace notre liberté.

(*A madame Saintré.*)

Sur l'Air : *Gentille boulangère.*

Ton teint offre la rose
S'ouvrant sur son buisson,
Ta bouche demi-close
Ressemble à son bouton ;

Ton doux regard nous flatte,
Tu souris au plaisir ;
Mais ta main délicate
Repousse le desir.

La *Baronne.*

Qu'on est heureuse de s'apeller Marie !

Dorival à la Baronne.

Sur l'Air : *Ton humeur est Catherine.*

Tu fais aimer la folie,
En agitant ses grelots ;
Ton esprit à la saillie,
Et ton cœur les à-propos :
A ces dons tu joins les charmes
Dont l'Amour sut t'embellir ;
Mais tu veux briser ses armes,
Il pourra bien t'en punir.

(*A l'Abbé.*)

Sur l'Air : *Qnand un tendron vient en ces lieux.*

L'abbé, vous m'avez d'un bonbon
Galamment fait l'offrande,
Mais c'est aux dépens d'Apollon :
Que ce dieu vous le rende.
Si cet encens me chatouilla,
Au moins pas il ne m'aveugla, la, la.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
A vous convient ce titre-là, la, la.
Oh! etc.
C'est badinage de gala.

(*Au marquis et à la marquise.*)

Sur l'Air : *Le bonheur est de le répandre.*

Mais, à l'air de chaque convive,
Je vois ce qu'on attend de moi ;
Couple aimable, j'en suis à toi,
Ardeur contenue est plus vive.

De l'amour vous sentez le prix,
J'en juge à vos yeux attendris;
Mais laissez au fond de votre âme,
Un tendre et plus doux sentiment.

Vous répandez ici l'abondance;
Mais que seraient pour nous ses faveurs,
Si, sous tant de magnificence,
Nous ne retrouvions pas vos cœurs?

Si j'ai peint à chaque convive,
Amis, ce qu'il sentait en soi,
Verre en main, chantez comme moi:
Gaîté générale est plus vive.

(*Le marquis lui envoie un verre de vin de Champagne*, Dorival *chante* :)

Eh! oui, j'aime à boire, moi,
Le vin que tu présentes,
Il est d'aussi bon aloi,
Que ces femmes charmantes.

La Marquise.

Dorival, votre conseil ne prendra pas.

(Elle chante.)

Toujours, toujours, il est toujours le même,
Ce bon Charlot,
Dont l'hymen fit mon lot;
C'était mon vrai ballot,
Aussi, comme je l'aime!
Oui, messieurs les railleurs,
Malgré vos ris moqueurs,
Toujours, toujours, nous nous aimons de même.

Madame de Lintz.

J'adopte ce refrain.

(A Médor, qui chante avec elle le second dessus :)

Toujours, toujours, nous aimerons de même.

La Baronne.

Allons, tourtereaux, écoutez Saintré, qui s'est réunie, à ce qu'il paraît, avec le chevalier, pour nous faire jouer les marionnettes.

Madame Saintré.

Oui, après les grands spectacles, on se délasse aux tréteaux des boulevards; ma bamboche est la reconnaissance; une guirlande de fleur son tribut.

Le *Chevalier.*

La mienne est l'amitié; son offrande, des cœurs.

La Baronne.

Et vos pantins, sont-ils aussi

muets qu'immobiles ?... C'est en vérité du Sèvre magnifique, et les cœurs sont d'or.

Madame SAINTRÉ.

On a même appris à chanter à ma divinité et sa généalogie ; mais il est convenu que le chevalier commencera.

Le CHEVALIER *chante à la Marquise :*

AIR : *Est-il de plus douces odeurs ?*

JE formai moi-même les cœurs,
Dont je t'offre l'image ;
Pour les combler de mes faveurs,
J'y gravai mon hommage :
Le recevoir avec bonté,
C'est sourire à l'ouvrage,
Mais croire à ma sincérité
Me flatte davantage.

La MARQUISE.

Je crois à la sincérité de votre interprète; mais je blâme sa prodigalité.

Madame SAINTRÉ à la Marquise.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

FILLE de la délicatesse,
Une guirlande est mon présent;
Que cet emblême t'intéresse,
Il est celui d'un nœud charmant :
Si pour toi, l'amitié d'avance
A disposé de tous les cœurs,
Au moins, que la reconnaissance
Fasse aux fruits succéder des fleurs. *Bis.*

La MARQUISE.

Femme charmante! qui vous les a prodiguées plus abondamment
que

que vous ?... mais, que vois-je arriver ?

Médor.

Daignez prendre place sur cette estrade ; c'est don Ramire qui vient vous rendre son hommage, la petite fête est de sa composition, et les Espagnols mettent de la gravité et de l'emphâse à tout.

La marquise est sur une espèce de trône de gazon, environnée, en demi-cercle, de tous les convives. La table est enlevée à l'instant ; des istrumens champêtres se font entendre : on voit arriver don Ramire, habillé en berger. Deux sites de jeunes filles et de jeunes garçons, le suivent galamment vêtus. Les garçons portent dans des pannetières les plus beaux fruits en forme de couronne, les bergères des

houlettes dont le bout est d'argent, garnies de rubans et de fleurs ; Jacquot et Marguerite sont de la fête.

Don Ramire à la Marquise.

Madame, nous avons attendu que les dieux vous eussent rendu leur hommage, pour venir mettre à vos pieds le tribut modeste des cœurs que vous savez si bien conquérir, et des campagnes qui vous doivent leur fécondité. Vos amis, en vous imitant, se sont rendus dignes de ce titre flatteur : si la bienfaisance rapproche l'homme de la divinité, nous avons pu les confondre avec elle : l'enthousiasme de la reconnaissance se permet l'hyperbole ; mais elle trouve ici de quoi la justifier.

(*Aux bergers et bergères.*) Enfans, acquittez sa dette.

Les bergers mettent aux pieds de la marquise leurs corbeilles de fruits et de fleurs, les bergères leurs houlettes. Un des bergers chante:

Sur l'Air : *Changez-moi cette tête.*

Sans art, sans étalage,
Les enfans du village
Viennent te rendre hommage,
Et t'offrir leur encens.
Bacchus, Flore et Pomone
Ont tressé ta couronne,
L'amitié qui la donne,
Embellit ces présens;
C'est elle qui s'apprête
A célébrer ta fête,
En ombrageant ta tête
D'emblêmes innocens.

(*Un second berger chante sur le même air :*)

Tous ces fruits sont l'image
Des vertus, qu'en partage
Tu reçus, comme un gage
De la faveur des dieux.
Ces fleurs sont la peinture
Des dons qu'à la nature
Ajouta la culture
Des talens précieux.
Annette, daigne lire
Dans les cœurs qu'elle inspire;
Accueille d'un sourire
Notre hommage et nos vœux.

(*Une bergère chante sur le même air :*)

Nous t'offrons la houlette,
L'innocence l'a faite;
C'est l'image parfaite
De la simplicité.
Ce sont toutes ses armes;
Pour défendre ses charmes,

Pour chasser les alarmes,
Elle a sa pureté.
Peu faite à se contraindre,
L'amitié, loin de feindre,
N'emprunte l'art de peindre
Que de la vérité.

La MARQUISE à Don Ramire.

Vous joignez au talent de bien dire et de bien faire, celui si précieux de rendre vos élèves dignes de vous ; nous en avions déjà la preuve avant cette charmante pastorale : en attendant que je puisse reconnaître mieux tout ce que vous avez pris la peine de faire en cette journée ; Dom Ramire, recevez ce brillant... Vous me désobligeriez de refuser cette bagatelle.

DON RAMIRE.

Je l'accepte, madame, comme un témoignage flatteur que mes soins ne vous ont pas été désagréables.

Le MARQUIS.

Ils ont infiniment ajouté à nos jouissances; sage Mentor, nous n'avons eu qu'un regret, celui de ne pas vous posséder; mais nous espérons nous en dédommager à compter de ce soir.

(*Aux Bergers et Bergères.*)

Enfans aimables, nous sommes enchantés de vos cadeaux et des grâces que vous avez mises à votre offrande; partagez vous cela.

(*Il leur donne une bourse.*)

(Des musiciens chantent, en partie, le morceau suivant, sur le commençement du quatuor de Lucile, d'autres accompagnent.)

Où peut-on être mieux,
Pour le cœur et les yeux,
Qu'aux campagnes d'Ombrie (1) !
L'Amour, Apollon et Bacchus
Célèbrent Minerve et Vénus ;
Leur pur encens,
Leurs doux accens,
Flattent l'âme et les sens. *Bis.*

(On répète.)

Où peut-on être mieux,
Pour le cœur et les yeux,
Qu'à cette tendre orgie ?
Valeureux fils du dieu du jour,

---

(1) *C'est le nom du château de la marquise.*

Flore, Hébé décorent ta cour;
Les ris, les jeux
Quittent les cieux,
Pour embellir ces lieux. *Bis.*

Le MARQUIS *à la Marquise.*

Ma tendre amie, tu crois que ce morceau charmant est le bouquet... Je t'en gardais un, plus délicieux encore pour ton cœur sensible...

La MARQUISE.

Ah! c'est de mon Hyppolite. ....

Le MARQUIS.

Oui, et tu verras que sa tendresse s'est aussi épanchée sur son Théramène.

(*Il lit.*)

BOUQUET

D'un Fils a sa Mère absente.

Mère tendre, mère chérie,
La plante qui te doit le jour,
Sur sa tige à demi flétrie,
Languira jusqu'à ton retour.

Image de la sensitive,
Après le coucher du soleil;
Hélas: ton absence la prive
Des douceurs même du sommeil.

Ce dieu soulagerait ma peine,
Dans mes songes il te peindrait,
Et, par une invisible chaine,
Peut-être à mes yeux m'offrirait.

Jusqu'à l'erreur est consolante,
Lorsqu'elle flatte notre cœur ;
C'est l'aliment d'une âme ardente,
Elle remplace le bonheur.

Je sais que le mien t'intéresse,
Et que toute à ce sentiment,
L'absence même qui me blesse,
De ton amour est le garant.

Qu'un ami généreux, fidèle,
Qu'occupe toujours nos destins,
A la tendresse unit son zèle,
Pour m'assurer des jours sereins.

Mon cœur, qui m'en dit plus encore,
Hélas! n'en soupire pas moins!
Ah! loin d'elle, filles de Flore,
Que de regrets! que de besoins!

Ainsi qu'elle, mère chérie,
La plante qui te doit le jour,
Sur sa tige à demi-flétrie,
Languira jusqu'à ton retour.

La MARQUISE *respirant à peine.*

Tous les plaisirs! .. Toutes les jouissances!.. quel dommage que ces chers enfans...

MEDOR.

Respectable mère! c'est un de mes regrets, sans le mystère que mon plan nécessitait; j'aurais volé

aux lieux qu'habitent ces charmantes créatures, et leur présence inattendue aurait seule donné quelque valeur aux faibles témoignages de ma reconnaissance.

La Marquise.

Généreux mortel, vous en avez déjà trop fait, au plaisir qui m'enivre, je sens qu'une dose de plus eût excédé mes forces : ménager ses jouissances, c'est s'en préparer de nouvelles...

La Baronne.

Voilà la prophétie qui s'accomplit ; un nouveau spectacle s'annonce, mais il n'intéresse que ses yeux.

Une

Une rangée d'arbres transplantés, qui marquaient une décoration, tombe subitement, et laisse voir un feu d'artifice, qui éclaire de grands transparens. On voit l'amour et l'amitié qui couronnent un chiffre composé des lettres M. A., initiales des deux noms de la marquise et de ceux de Médor et Angélique. Le feu d'artifice tiré, tous les bosquets se trouvent illuminés, ainsi que les avenues. Les chants et les danses recommencent. On voit arriver quatre calèches ; un écuyer, qui les précède, met pied à terre, et s'adressant à Médor, lui dit :

Prince de Cusco, monseigneur le vice-légat vous prie et la princesse, d'engager M. le marquis, madame la marquise et toute leur société à profiter de la beauté de

la soirée, pour vous rendre dans son palais, et éviter la chaleur, qui demain matin pourrait être incommode...

Medor à demi-voix.

Quoi ! monseigneur, c'est vous-même.

Le Vice-Légat à voix basse.

Point de bruit, c'est moi-même qui ai été témoin incognito de votre charmante fête, et qui veux la continuer, mais j'aurai besoin que vous m'aidiez de votre goût et de vos talens. Montez tous dans mes calèches, et laissez-moi vous précéder comme je suis venu.

(La compagnie monte dans les voitures, et prend le chemin d'Avignon.)

Fin de la vingtième et dernière Promenade.

TABLE DES PROMENADES DE VAUCLUSE.

DISSERTATIONS.

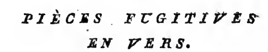
PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

TROISIEME VOLUME.

QUATRIEME VOLUME.

CINQUIEME VOLUME.



PIÈCES FUGITIVES EN VERS.

PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

TROISIEME VOLUME.

QUATRIEME VOLUME.

CINQUIEME VOLUME.

CHANSONS.

PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

TROISIEME VOLUME.

QUATRIEME VOLUME.

CINQUIEME VOLUME.

FIN.

LIVRES
Qui se trouvent à la même adresse.

L'Amazone prussienne, ou les aventures de deux amans pendant la guerre de 1806, en Prusse, par un Capitaine de hussards, 2 v. in-12, fig. 3 fr.
Miss Charlotte, ou la nouvelle Paméla, 3 vol. in-12. 5 fr.
Cécile, ou la nouvelle Félicia, 2 v. in-12. 3 fr.
La Cloche de Deux Heures, ou la nuit fatale, 1 vol. in-12, fig. 1 fr. 50 c.
M. de Saint-Jules, ou le faux Capucin, par M. Gensard, auteur du Jeune Séminariste, 2 v. in-12, fig. 3 fr.
Denneville, ou l'Homme tel qu'il devrait être, par Baulard-d'Arnaud, nouvelle édition, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, 3 vol. in-12, ornés de 7 fig. 6 fr.
Agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre, par M. Marshal, 5 v. in-8°, atlas. 30 fr.
Kervalec, ou le gentilhomme Bas-Breton, par M. Sonnerat, 4 vol. in-12, fig. 6 fr.
La double Ursuline, ou l'abbaye de Bibiéna, par le trad. de Jeannette et Guillaume, 2 v. in-12. 3 fr.
Charles, ou l'honnête Homme, 5 v. in-12. 9 fr.
Rozainville, ou le Divorce inutile, par madame de Vildé, 3 v. in-12. 5 fr.
L'Homme du Jour, ou l'honnête homme selon le monde, 2 v. in-12. 4 fr.
Essai sur l'Amour, par D..., troisième édition, augmentée de Poésies diverses du même auteur, 1 vol. in-12, fig. 2 fr.
Enéïde de Virgile, traduction de Desfontaines, 1 v. in-8°. 3 fr.

La Tenue des Livres de Commerce, à parties simples et à parties doubles, ouvrage utile à ceux qui désirent s'instruire de cette science, seuls et sans maîtres, par Blondel, in-4°. 15 fr.

Confessions de J. J. Rousseau, 7 v. in-8°. 15 fr.

Voyage dans l'empire de Maroc et le royaume de Fez, fait pendant les années 1790 et 1791, traduit de l'anglais, par M. de Sainte-Suzanne, enrichi d'une carte géographique de l'Afrique, par M. Hennel, 1 v. in-8°. 5 fr.

Le Singe de la Fontaine, 2 v. in-12. 3 fr.

Hermione, ou journal de deux orphelines, traduit de l'anglais, par I. et J. P., 4 v. in-12 fig. 6 fr.

Le petit Charles, ou les aventures du neveu de mon oncle, 2 v. in-12 fig. 3 fr.

Un Roman comme un autre, 2 v. in-12. 3 fr.

Mémoires et Voyages d'un émigré, publiés par Belin de Ballu, membre de l'Institut national et de la ci-devant Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 3 v. in-12. 5 fr.

Histoire du sage Danischmend, favori du sultan Scha-Gebal, et des trois Calenders, ou l'Egoïste philosophe, traduit de l'allemand de VVieland, 2 vol. in-12, ornés de figures. 3 fr.

Elfrida, ou l'Ambition paternelle, traduit de l'anglais par Moreau, revu et corrigé par Darnaud, 3 vol. in-12 fig. 6 fr.

Les Solitaires des Alpes, ou Aventures de deux illustres proscrits, 2 v. in-12 fig. 3 fr.

L'Enfer sur terre, traduit de l'allemand de J. G. Gruber, par C. G. D., 2 v. in-12 fig. 3 fr.

Ouvrages sous Presse.

Histoire romaine, imitée d'Eutrope, à l'usage des Lycées et des Ecoles secondaires, 1 v. in-12 fig.

Voyage en Souabe, ou les plaisanteries d'un hussard, par M. Lavial de Masmorel, 1 v. in-12 fig.

